

ASKLÉPIOS

Revue de l'association des amis du musée du service de santé des armées au Val-de-Grâce

Directeur de publication : Olivier Farret – Rédacteur en chef : Jean-Dominique Caron

Impression Commissariat des Armées – IR – PGP" Prix : 5 euros

Dépôt légal : avril 2024 – ISSN : 2677-5174

numéro 16

Sommaire

Le mot du rédacteur en chef	2
Le personnel du service de santé à Diên Biên Phu	2
<i>MGI(2S) Raymond Wey</i>	
Paul-Henri Grauwin (1914-1989)	4
Ernest Hantz (1926-2021)	5
Jacques Gindrey (1927-2021)	6
<i>MGI (2s) Maurice Bazot</i>	
Histoire d'un hôpital « en campagne » dans la Bretagne du XVIIIème siècle	8
<i>MGI(2s) Daniel Béquet</i>	
PV de l'AG du 31 janvier 2024	17
<i>COL(h) Jean-Pierre Capel</i>	
1931-Un « décès accidentel » au Val-de-Grâce ?	18
<i>COL(h) Jean-Pierre Capel</i>	
Lu pour vous	19
<i>Olivier Farret Jean-Dominique Caron</i>	
Prix d'Histoire de la Médecine aux armées 2023	20

Le mot du Président

« Quel mortel plus utile dans une armée que le sage médecin dont les bienfaits adoucissent l'horreur des batailles. » écrivait A.L. Marquis en 1815, dans son ouvrage « Podalire ou le premier âge de la médecine ». Il évoquait la Guerre de Troie, il y a plus de 3 000 ans.

J'avais déjà mentionné dans notre revue Podalire et Machaon, fils d'Asklépios. Ces trois noms sont gravés comme tant d'autres grandes figures de la médecine sur les murs pluriséculaires face à l'escalier de la bibliothèque centrale du Service de santé des armées. Ces noms nous interpellent au sein du Val-de-Grâce, lieu d'action par son École, lieu de mémoire par son musée. Comme Larrey, Percy, Desgenettes, dont les noms sont inscrits sur l'Arc de Triomphe, ils font partie de cette longue lignée de médecins militaires participant à la chaîne des secours qui, depuis les temps anciens, permet aux soldats blessés de survivre : « Votre vie, notre combat », telle est la devise du Service de santé des armées. La commémoration des 70 ans de la bataille de Diên Biên Phu, en est une nouvelle illustration. Notre revue rend hommage au Service de santé et à ses personnels qui ont soigné sans relâche les blessés souvent au péril de leur vie. Le premier mort de Diên Biên Phu s'appelait Jean Raymond, il était médecin capitaine.

L'AAMSSA est un relai mémoriel important par sa revue, ses conférences, les visites guidées du musée. Dans le cadre de son action « hors les murs », l'AAMSSA a participé à la préparation de la nouvelle exposition du musée de la Grande Guerre à Meaux : « Combattre loin de chez soi – L'Empire colonial français dans la Grande Guerre », avec un chapitre du catalogue « Le soutien sanitaire des troupes coloniales ». Cette exposition est ouverte du 6 avril au 30 décembre 2024. La Société d'histoire de la pharmacie nous invite le mardi 14 mai pour une visite du musée François Tillequin, illustrant l'histoire de la pharmacie à travers les siècles ; elle sera suivie d'une visite exceptionnelle de la salle des Actes de la faculté de pharmacie.

Ce nouvel Asklépios est le témoin d'un passage de relais entre le MGI (2s) François Eulry qui a œuvré à nos côtés pendant huit ans et le MCS (h) Jean-Dominique Caron qui a accepté, malgré ses nombreuses activités, de prendre en charge la revue. L'association leur exprime tous ses remerciements... et vive Asklépios !

MGI (2s) Olivier Farret

Le mot du rédacteur en chef

2024, une année en 4... une année olympique certes, mais surtout une année chargée d'histoire !

1914 : le 2 août débutaient quatre années d'une boucherie qui laisse encore des traces dans notre pays 110 ans après...

1944 : il y a 80 ans, après quatre années d'occupation de la France et d'exactions des troupes allemandes, les alliés débarquent le 6 juin en Normandie et entament une marche victorieuse qui se terminera 11 mois plus tard à Berlin.

1954 : il y a 70 ans, en Indochine, après 179 jours d'une bataille sanglante dans la cuvette de Diên Biên Phu, les combattants français cèdent le 7 mai sous les vagues Viet Minh pour partir vers les camps de la mort dont peu reviendront, marqués à jamais, dans l'indifférence hostile de la Métropole.

1954 : encore. La Toussaint sanglante et le massacre le 1^{er} novembre du couple d'instituteurs Monnerot, Jacques le premier tué de la Guerre d'Algérie...

Une grande partie de ce n°16 d'Asklépios est plus particulièrement consacrée à trois figures emblématiques du SSA présents à Diên Biên Phu, sous la plume des MGI (2s) Wey et Bazot. Ce sont trois des nombreux personnels de santé ayant servi durant cette bataille. Le SSA perdit cinq chirurgiens et leurs équipes, 17 médecins de bataillons et 39 infirmiers. Deux femmes s'illustrèrent particulièrement : le médecin-capitaine Valérie André, pilote d'hélicoptère qui opéra plusieurs évacuations sanitaires lors de la bataille et termina sa carrière première femme médecin général, et Geneviève de Galard, infirmière qui resta jusqu'à la fin des combats, refusant de quitter la cuvette de Diên Biên Phu lorsque les communications par voie aérienne furent rompues. Tous les personnels du SSA présents à Diên Biên Phu furent cités à l'ordre de l'armée. Les médecins reçurent la Légion d'honneur et les infirmiers la Médaille militaire.

Mais comme l'Histoire de notre Nation ne débute pas au XX^{ème} siècle, le MGI (2s) Bequet nous fait découvrir un pan oublié de la médecine, l'histoire d'un hôpital « en campagne » dans la Bretagne du XVIII^{ème} siècle. Le COL (h) Capel nous rapporte ensuite un épisode surprenant s'étant déroulé au Val-de-Grâce.

Avec ce numéro, je commence officiellement ma fonction de « *Rédac'Chef* » de notre revue, succédant au MGI (2s) François Eulry qui en a assuré la mise en page et la publication pendant huit années avec la foi et l'humour, mais aussi la détermination que nous lui connaissons tous. Je m'efforcerai d'être à la hauteur de cette difficile succession, conscient de l'honneur que me fait notre président, le MGI (2s) Olivier Farret en me confiant ce poste.

En parcourant ces pages, nous pourrions ainsi perpétuer la mémoire de nos Anciens qui ont fait la gloire du Service, ce qu'illustre la vitrine du musée du SSA consacrée au poste de secours du médecin commandant Grauwin à Diên Biên Phu (photo page 20).

More Majorum.

MCS (h) Jean-Dominique Caron

Hommage au Service de santé : Diên Biên Phu, il y a 70 ans...

Le personnel du service de santé à Diên Biên Phu

La cuvette de Diên Biên Phu avait accueilli le dernier chapitre de la guerre d'Indochine le 20 novembre 1953, lors de l'opération « Castor » qui avait permis à six bataillons parachutistes français de s'emparer de cette plaine dans le but d'installer sur ce site stratégique les moyens de couper la route à la division vietnamienne 316 du général Giap qui remontait du Tonkin vers le Nord-Laos.

Dès la restauration de la piste d'atterrissage, abandonnée par les Japonais à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, les unités parachutistes furent progressivement relevées par des unités aérotransportées depuis Hanoi. Elles installèrent un camp retranché et des points d'appui sur une ligne de collines, tous baptisés de noms féminins, Gabrielle à la pointe Nord du dispositif, Béatrice, Dominique et Eliane à l'Est, Anne-Marie, Claudine, Huguette, Françoise, Liliane à l'Ouest, Junon au Centre et Isabelle au Sud. Elles allaient entrer tragiquement dans l'histoire à partir du 13 mars 1954 lors de l'offensive Viet-Minh. Or, le Général Giap avait concentré trois divisions d'infanterie et une d'artillerie sur les crêtes situées à une dizaine de kilomètres de la cuvette mais dont les canons étaient censés être hors de portée de nos positions. Douze médecins et une antenne chirurgicale assuraient le soutien santé dans cette période de calme relatif. Les blessés étaient alors évacués par voie aérienne à l'Hôpital de Lanessan à Hanoi.

Le 15 mars, Béatrice et Gabrielle tombent et le 16 deux compagnies thaïes abandonnent une partie d'Anne-Marie, mettant la piste d'atterrissage directement sous le feu de l'artillerie et de la DCA ennemies et rendant ainsi les évacuations sanitaires aériennes aléatoires malgré une tentative vite abandonnée de l'emploi d'hélicoptères. Le 27 mars, la voie aérienne est totalement interrompue. Ne restent que les parachutages qui permettent aux Français de monter les effectifs jusqu'à 15 000 hommes et de se ravitailler. Les blessés ne peuvent plus être soignés que sur place. En face, 70 000 combattants sont régulièrement relevés et soutenus par 60 000 auxiliaires.

Le Viet-Minh accroît progressivement sa pression sur le camp retranché. Toutes les colonnes de secours engagées pour dégager la garnison encerclée échouent. Le ravitaillement par voie aérienne est de plus en plus difficile, mais trois antennes chirurgicales supplémentaires ont pu être larguées sur Diên Biên Phu.

Malgré la résistance héroïque des parachutistes et des légionnaires, le Viet-Minh ne cesse de progresser. Sous la pluie incessante, les points d'appui tombent les uns après les autres et le 7 mai à 18 heures le cessez-le-feu est prononcé.

Ce fut la bataille la plus acharnée, la plus longue que connu le Corps expéditionnaire français en Extrême Orient. 1700 soldats de l'Union Française y perdirent la vie, 1600 furent portés disparus ; 6000 soldats y furent blessés, d'abord pris en charge dans les postes de

secours des bataillons puis, pour les plus graves dans les antennes chirurgicales.

Au cours de cette seconde période, les médecins et leurs infirmiers, dans les postes de secours et dans les antennes, ont écrit une des plus belles pages de l'histoire du Service de santé. Face à l'absence de toute possibilité d'évacuation sanitaire du camp et à l'afflux de blessés, il fallut improviser.

Trois groupes différents de blessés furent alors considérés. Les extrêmes urgences pouvant bénéficier d'un geste salvateur étaient rapidement conditionnés aux postes de secours puis aussitôt, mais difficilement, évacués sous le feu de l'ennemi vers les antennes chirurgicales, soit en véhicules sanitaires soit par brancardage.

Ceux dont l'état ne laissait place à aucun espoir constituaient le second groupe. Le troisième groupe était traité au poste de secours bataillonnaire ; il était constitué de blessés par éclat d'obus ou de mortier présentant des plaies des parties molles pouvant être parées avec les moyens rudimentaires dont disposaient les médecins, souvent sous anesthésie locale. Les plaies étaient saupoudrées de sulfamides et leurs berges infiltrées de pénicilline ou de streptomycine. L'immobilisation facilitait la reprise des pansements. Enfin, le nombre croissant de blessés obligea les antennes débordées de renvoyer les post-opérés dans les postes de secours, augmentant d'autant la charge des équipes soignantes. La situation des médecins des pitons de Dominique et d'Eliane les plus démunis était la plus précaire. Blessés, ils furent faits prisonniers avant la chute du camp retranché.

Dans les premiers jours après le cessez-le-feu, les médecins Viet-minh qui avaient été formés à Hanoi, acceptèrent que les médecins français continuent de s'occuper de leurs blessés. Lorsque les commissaires politiques arrivèrent à Diên Biên Phu, la situation changea radicalement et les médecins français furent brutalement interdits de toute action thérapeutique. Pourtant, grâce à l'intervention du médecin colonel Huard qui bénéficiait d'une aura toute particulière auprès des médecins vietnamiens dont il avait participé à la formation à Hanoi, 858 grands blessés, dont deux médecins, purent être évacués et libérés alors que leurs 18 camarades et une quarantaine d'infirmiers allaient partir, comme l'ensemble des 10 000 prisonniers, pour parcourir les 650 km de la longue marche, toujours douloureuse et souvent mortelle, les conduisant dans les camps de détention. Le médecin capitaine Sterman perdra la vie sur cette route.

Sur l'ensemble des soldats emmenés en captivité, seuls 3300 retrouveront la liberté. Leur état était lamentable, sous-alimentés, brutalisés, nombreux furent ceux qui ne purent survivre que grâce à la maigre aide que pouvaient leur assurer le personnel sanitaire français présent. Ce personnel fut l'honneur de la France et de sa médecine militaire. Tous, engagés dans le combat pour la vie des soldats qui leurs furent confiés, ils accomplirent leur devoir avec humanité et abnégation. Certains d'entre eux ont rapporté avec modestie l'expérience qui marqua leur jeunesse : ils ont parlé au nom de tous leurs camarades et de ceux qui marchent aujourd'hui sur leurs pas.

MGI(2s) Raymond Wey



Musée du Service de santé des armées. Inv n°2006 - 10867 : Médecin de Diên Biên Phu
Dessin MGI Jean Bladé avec dédicace au MGI JP Daly et autographe du docteur E. Hantz.

Paul-Henri Grauwin (1914-1989)



Paul Grauwin © Book.Node

Paul Henri Grauwin est né le 29 juin 1914 à Camphin-en-Carembault (Nord).

À Lille en 1942, alors en fin d'internat « spécialité chirurgicale », il intègre un réseau britannique. Dans la clandestinité, il prend en charge les résistants, les réfractaires et les aviateurs alliés abattus. Il participe aux combats de la libération, et sous contrats renouvelés, ne va plus exercer qu'en milieu militaire.

C'est d'abord dans la poche de Dunkerque, puis lors de la campagne d'Allemagne, enfin en Indochine à partir de 1947. Le 13 février 1954, au terme d'un contrat, et alors qu'il attend à Haïphong son embarquement, la direction du service de santé cherche un remplaçant ; il se porte volontaire pour « un remplacement de 15 à 20 jours ». Mais le médecin indisponible ne peut reprendre son service et Grauwin ne sortira de l'enfer de Diên Biên Phu que le 1^{er} juin.

Paul Gindrey l'a rejoint le 20 février. Tandis qu'il opère, « Grauwin assure, avec son robuste bon sens et son expérience, l'essentiel, c'est-à-dire le triage, la réanimation, mais aussi la vision d'ensemble, la coordination avec les autres antennes, la répartition du ravitaillement médical, la maintenance, l'ouverture de nouveaux lieux d'accueil pour les blessés, bref fait l'homme-orchestre » (J. Aulong). Sans oublier les conseils téléphoniques aux médecins des diverses unités, avant que -promus chirurgiens occasionnels- ils viennent auprès de lui recevoir le matériel nécessaire. Et sous la canonnade qui pleut à proximité. Le 13 mars, Grauwin décompte 60 tirs par minute. L'affluence des blessés est telle qu'il devra occuper son propre logement, celui de Gindrey, la popote, le réfectoire, le dortoir du personnel, enfin « bourrer » la salle de radiologie et la salle de réanimation. Le 18 mars, un obus de mortier lourd touche l'antenne chirurgicale, entraînant la mort d'une quarantaine de blessés. En avril, après l'invasion des mouches et de leurs larves, l'antenne devient un immense borborygme que Grauwin tente de contrôler en faisant creuser de nombreux puits. Il supplie alors le colonel De Castries de « faire cesser le carnage ».

Le 13 mai, le personnel sanitaire français prend le chemin de la captivité, à l'exception de Grauwin, de

deux autres collègues et de quelques infirmiers maintenus sur place jusqu'à leur libération en échange de prisonniers Viets.

A partir du 1^{er} juin, ils ont avec Geneviève de Galard la charge des blessés survivant au tri imposé et supervisé par les vainqueurs.

Cinquante-sept jours d'enfer pendant lesquels son antenne médicale aura nuit et jour, trié, traité, évacué tant que ce fut possible, plus de quatre mille blessés...

Surnommé « Kim » (celui qui coud) par un patient vietnamien reconnaissant, « toubib » par le plus grand nombre, le médecin-commandant Grauwin avait noué de solides attaches dans un pays où il avait indifféremment soigné amis et ennemis. Il allait poursuivre son œuvre aussi bien sur le continent asiatique qu'à son retour à Paris.

De 1954 à 1956, il sert en tant que médecin-chef des services chirurgicaux du Cap Saint-Jacques (à environ 125 km de Saïgon).

De retour à Paris, il devient médecin contractuel au Ministère de la Défense et des anciens combattants en tant qu'expert surexpert. Il exerce cette fonction médico-légale au centre de réforme de Paris, parfois au profit de ses anciens blessés.

Les week-ends, il apporte ses conseils et son aide à ses amis asiatiques et à leurs enfants, dans la poursuite de leurs études. Il témoigne dans des conférences et des interviews de ce qu'il a vu et de la montée du péril rouge. Il dénonce le génocide cambodgien.

Parallèlement, lors de ses congés légaux ou sans solde, il continue son œuvre en Asie, au Vietnam, au Cambodge en Thaïlande où Il parcourt les camps de réfugiés. Au péril de sa vie, il réconforte, soigne, avec du matériel importé de France, souvent sur ses économies. En 1960, il devient l'associé de Maurice Bessières, fondateur d'une clinique privée à Phnom Penh pour les plus démunis. Il est le dernier Français à quitter cette ville, les Khmers rouges « sur les talons ». Il avait adopté deux enfants.

Connu grâce à son remarquable ouvrage « *J'étais médecin à Diên Biên Phu* », il meurt le 30 décembre 1989. Pour ses actions héroïques il avait cumulé neuf citations à l'ordre de l'Armée et à l'ordre de la division figurant sur le ruban de sa croix de guerre TOE. Il était commandeur de la Légion d'honneur, grand-croix de l'ordre national du Mérite.

MGI(2s) Maurice Bazot

Sources :

Pierre Accoce. *Médecins à Diên Biên Phu* ; Firmin-Didot, 1992, 230 pp

Jacques Aulong. *De Sang de Boue et d'Or - Hôpital de Lanessan - Tonkin 1953-1954*, février 2002 (Prix d'histoire de la médecine 2002 de l'AAMSSA).

Paul Grauwin. *J'étais médecin à Diên Biên Phu*, France Empire, 1954, coll. Presses Pocket n° 42/43, Paris, 1962.



Ernest Hantz (1926-2021)

Né à Châlons-sur-Saône d'un père brillant professeur de mathématiques, il opte pour la carrière de médecin et s'inscrit en PCB à la faculté de médecine de Lyon en 1944. Chapeauté par le Pr Labry « il contracte le virus de la chirurgie ». En 1945, il est admis sur concours à l'École du service de santé militaire. En quatrième année, il intègre en tant qu'interne de chirurgie le nouvel hôpital Desgenettes.



Ernest Hantz © Droits réservés

L'emploi de prosecteur dans le laboratoire d'anatomie et de longues séances au laboratoire de chirurgie expérimentale du Pr Arnulf affinent sa formation en particulier en chirurgie vasculaire. Détaché lors de sa dernière année d'études à l'hôpital militaire Hyacinthe Vincent à Dijon, il tient le poste de chef de travaux d'anatomie. En 1951, après avoir soutenu sa thèse sur le plexus préaortique, il est affecté avec le grade de médecin-lieutenant au Prytanée militaire de la Flèche avant de rejoindre Paris pour le stage à l'école d'application militaire du Val-de-Grâce. A l'issue, la quasi-totalité de sa promotion est affectée en Indochine pour un séjour de deux ans. Son rang de classement lui permet d'opter pour un poste de chirurgien d'antenne.

En novembre 1952, l'accueil par le médecin général directeur du SSA en Indochine est glacial. Compte tenu des besoins, il n'est pas appelé à rejoindre une antenne chirurgicale mais un poste de médecin-chef d'unité, au 1/1 RTM, puis au 64^e régiment d'artillerie où il applique aux blessés les premiers soins d'urgence avant leur évacuation aérienne. En mars 1953, il se retrouve enfin à l'hôpital 115 de Saïgon, bientôt rejoint par son épouse infirmière. Il y effectue un stage de formation à la chirurgie de guerre (tout en préparant le brevet de parachutisme).

L'afflux permanent des blessés et l'entraînement sur les cadavres malheureusement nombreux accélèrent cette formation spécifique. Lors d'une garde, Il connaît sa première grande émotion professionnelle en faisant repartir un cœur par massage manuel direct après ouverture en urgence du thorax.

En mai, il est désigné pour mettre sur pied une nouvelle antenne chirurgicale parachutiste, l'ACP n° 5, enrichie d'une équipe d'infirmiers pluridisciplinaire. En septembre, l'ACP reçoit l'ordre de rejoindre Phnom Penh afin de renforcer le service de chirurgie de l'hôpital médecin-lieutenant Serisier.

Après reconditionnement complet à Saïgon, l'ACP 5 se fixe à Vientiane en prévision d'une attaque Vietminh par le nord Laos. D'où un parachutage dangereux sous un intense feu ennemi dans la petite cuvette de Muong Saï où, atteint bientôt d'un ictère invalidant, Ernest Hantz se met aussitôt à opérer. Mais la rupture du pont aérien entre Diên Biên Phu et Hanoï fait de son ACP le seul lien avec l'extérieur du camp retranché. Son état de santé s'aggrave, mais il refuse d'en informer la hiérarchie. Il doit opérer assis « vomissant dans la cuvette que lui présente un infirmier ».

Les pilotes d'hélicoptères et de Dakota prennent des

risques énormes. Plusieurs sont atteints par des tirs ennemis et le 28 mars les évacuations aériennes nocturnes sont abandonnées. Muong Saï perd toute utilité et l'ACP rejoint Hanoï. Le 11 avril, il apprend à la fois sa nomination au grade de médecin-capitaine et le prochain parachutage de son antenne, « jaunisse ou pas », sur Diên Biên Phu. C'est le largage à 150 mètres d'altitude « sous un feu d'artifice intense ». Moins de trois heures après le parachutage, Hantz opère un premier blessé, dans de lamentables conditions de rusticité « indignes d'un pays civilisé ». Débute « l'enfer sur terre », avec l'afflux de blessés couverts de sang et de terre, aux chairs déchiquetées, aux membres broyés ; « des plaies inimaginables ». Hantz et son équipe sont amenés « à faire des gestes incongrus » sur des patients restés sur leur brancard, aux fins de sauver un maximum de vie. Le tri des blessés reste l'épreuve la plus redoutée. Il regrette sa solitude et envie « le luxe » de l'antenne centrale avec la présence conjointe de Gindrey et de Grauwin... Et toujours sous la canonnade et l'impossibilité dramatique d'évacuer les blessés. La survenue de la mousson « transforme le camp retranché en un immense cloaque ». Le 7 mai, au terme du massacre, mille blessés sont passés par son antenne.

Poussé sans ménagement hors de la cuvette par des commissaires politiques, les « canbô », insulté (« criminel de la pire espèce, vipère lubrique, etc »), il rejoint une colonne de prisonniers. Mais il est requis pour traiter avec un matériel de fortune les pieds de mines des prisonniers chargés du déminage, qui se font régulièrement sauter. Puis s'amorce la longue marche nocturne d'environ 700 kilomètres vers les camps proches de la frontière de Chine, sous une pluie incessante, un sol glissant, les morsures de moustiques et des sangsues, la précarité de la nourriture, avec l'injonction d'aller toujours plus vite. Les moins épuisés tentent de porter secours aux plus faibles et aux malades qu'il faudra bientôt abandonner à leur sort, parfois abrégé par leurs gardiens. Des marches quotidiennes de 25 à 30 kilomètres à l'origine d'une fatigue intense aggravée par les nombreuses corvées imposées lors des haltes. Lors des dernières étapes, il doit abandonner ses bottes de saut, hors d'usage, et marcher pieds nus, des pieds gravement brûlés par la chute accidentelle d'une marmite d'eau bouillante. Il ne devra son salut qu'à un camarade, Vidal, qui a encore la force de le porter à califourchon sur son dos à chaque passage de gué ou de rizières, évitant ainsi miraculeusement la survenue d'une infection fatale.

Au camp n°1, c'est la succession routinière de corvées épuisantes alternant avec des séances quotidiennes de rééducation politique, « de lavage de cerveau », avec - en autres - l'obligation de signer des lettres de reconnaissance au peuple vietnamien. Les nuits des captifs sont coupées d'insomnies liées à la faim, à la gale, au bérubéri, à la dysenterie secondaire aux parasites intestinaux.

Au terme de la captivité, le trajet retour du quart des survivants - « loques humaines » qu'ils sont devenus - est encore plus infernal. Début septembre a lieu l'échange des prisonniers à Vietri, sur le fleuve rouge. Hanoï, Saïgon enfin ; son épouse qui lui présente leur troisième enfant, « ne le reconnaît plus ». Il pèse alors trente-sept kilos pour une taille d'un mètre-quatre-vingts...

Affecté en Algérie, encore traumatisé et dépressif, il trouve un certain apaisement en apportant ses soins à tous, militaires, civils, prisonniers du FLN. Au terme d'une dernière affectation de six années à l'hôpital français de Bühl (Allemagne), il entame une carrière dans le civil.

Retraité, il s'engage dans l'action humanitaire, à Madagascar en particulier où il contribue à l'approvisionnement en médicaments de trente-huit dispensaires et à la création de quatre hôpitaux (dont deux établissements voués au traitement et au dépistage de la lèpre).

Le médecin-colonel Hantz était commandeur de la Légion d'honneur, titulaire de la Croix de guerre avec palme et de la croix de la Valeur Militaire, officier de l'Ordre du Mérite National de Madagascar.

Il a plusieurs fois témoigné de son expérience auprès des plus jeunes, en particulier à l'école du Service de santé des armées, en insistant sur le rôle essentiel du médecin d'unité et de ses équipes de brancardiers et d'infirmiers ; « Ils ont souvent arraché des camarades blessés au cœur même des combats et assuré des soins majeurs permettant leur survie et leur transfert périlleux jusqu'aux antennes ».

MGI(2s) Maurice Bazot

Sources :

Docteurs Thuriez, Hantz, Aulong. *Merci toubib. Dien bien Phu : trois médecins racontent* (Ed. Italiques, 200, 270 pp). Les citations entre parenthèses sont extraites de cet ouvrage.

Pierre Accoce : *Médecins à Diên Biên Phu* ; Firmin-Didot, 1992 ; 230 pp

Jacques Aulong. *De Sang de Boue et d'Or - Hôpital de Lanessan - Tonkin 1953-1954* (20021-159 pp)



Jacques Gindrey (1927-2021)



Jacques Gindrey
© Ouest France

Jacques Gindrey naît en 1927 à Thorey-sous-Charny en Côte d'Or, d'une longue lignée de tailleurs de pierre et d'un père reconverti comme éclusier.

Après des études primaires à Gray, en Haute-Saône, il passe avec succès le concours d'entrée aux écoles militaires préparatoires. Il intègre celle d'Épinal. En 1940, les EMP

sont transférées en zone sud. La Wehrmacht réquisitionne son école, sise à Montélimar,

qui se replie à Valence. La caserne étant à son tour réquisitionnée, la rentrée de septembre 1943 se fait au camp de Thol dans l'Ain, dans les baraquements du 10^e bataillon de chasseurs à pieds. Il est alors en classe de seconde. "C'était militaire, mais civilisé, avait-il déclaré. On y était surtout antiallemands." Les cadres et les élèves - dont Gindrey, sous le pseudonyme de « bébé » - rejoignent le maquis le 2 mai 1944. Le premier acte fort du groupe est le sabotage de cinquante-deux locomotives et de dix machines-outils, en gare

d'Ambérieu par les cadres de l'école. Les représailles ennemies sont rapides : sept cadres de l'école seront fusillés à Pont-d'Ain, cinq élèves tués, cinq blessés dont Gindrey.

Grièvement atteint aux jambes, il est hospitalisé à Nantua puis transféré à Bourg-en-Bresse pour y être fusillé. Il est sauvé par la survenue de la Libération. En février 1945, Jacques Gindrey rejoint enfin la ville d'Autun avec les élèves maquisards survivants. Exclue de l'école, ils sont réintégrés sur ordre du général de Gaulle. Il obtient son baccalauréat en juin 1945 et rejoint le Prytanée de La Flèche (Sarthe). Myope et daltonien, il ne peut espérer une carrière d'officier d'armes. Il s'oriente alors vers une carrière médicale, mais dans l'armée en étant admis sur concours à l'École de santé de Lyon. En 1952, à 25 ans, la thèse soutenue, il effectue son stage d'application au Pharo d'où il sort parmi les premiers de sa promotion. Breveté parachutiste depuis 1953, il se destine à la chirurgie et choisit de servir en Indochine, qu'il rejoint, jeune marié avec son épouse, infirmière. Il effectue un stage intensif de chirurgie de guerre de quatre mois puis il est parachuté en février 1954, à Diên Biên Phu avec l'antenne chirurgicale mobile 44 (ACM44). Il se retrouve au côté de Paul Grauwain. Ancien et expérimenté, celui-ci assure le triage des blessés et la réanimation tandis que Jacques Gindrey opère. Cinquante-sept jours à opérer non-stop, « de sept heures du matin à minuit le soir, automatisé, craignant seulement de s'écrouler de fatigue ». L'afflux massif de blessés, sans possibilité d'évacuation aérienne ou terrestre, le conduit à pratiquer des gestes chirurgicaux majeurs. Le 18 mars, il échappe à la mort, un obus de mortier de 120 frappant la tente de triage tue 15 personnes.

Le camp retranché de Diên Biên Phu tombe le 7 mai 1954. C'est la longue marche vers le camp n° 1 à la frontière de la Chine. « Malade comme un chien, je suis sauvé grâce à des comprimés discrètement mis dans mon sac. Le 2 septembre, à l'hôpital d'Hanoï, je souris à une silhouette. C'était ma femme. Elle me croyait disparu. Partis à 10 000, nous sommes revenus à 2 500 ».

Après l'Indochine, Jacques Gindrey est affecté à une antenne chirurgicale en Algérie, puis à Madagascar. De retour à la vie civile en 1971, il rejoint Vire, dans le Calvados. Il exerce jusqu'en 1989 comme traumatologue orthopédiste. « J'ai bien dû installer 2 000 prothèses de hanche », rappelait modestement cet obscur héros, se tuant au travail « pour ne pas ressasser ».

Le colonel Jacques Gindrey était commandeur de la Légion d'honneur, croix de guerre 39/45 et TOE. Il avait été fait caporal d'honneur de la Légion Étrangère.

MGI(2s) Maurice Bazot

Sources :

Pierre Accoce : *Médecins à Diên Biên Phu* ; Firmin-Didot, 1992 ; 230 pp

Ouest-France du 15/02/2021 : *Décès du colonel Gindrey, l'un des médecins de Diên Biên Phu*.





En haut à gauche
Musée du Service de santé des armées
Indochine. Ramassage d'un blessé -
Contrôle.
© Photographie Jean Garcenot

En haut à droite
Musée du Service de santé des armées
Brancardage d'un blessé.
© Photographie Jean Garcenot

Ci-dessus
Musée du Service de santé des armées
Brancardage d'un blessé.
© Photographie Jean Garcenot

Ci-contre
Musée du Service de santé des armées
Transport à dos de camarade d'un blessé -
Diên Biên Phu.
© Photographie Jean Garcenot



Histoire d'un hôpital « en campagne » dans la Bretagne du XVIIIème siècle

Il est des destinées remarquables qui méritent d'être rapportées car elles suscitent, même plusieurs siècles plus tard, des réflexions, sur des sujets multiples tels que la santé, l'enseignement, la science, la charité, la morale, le patriotisme, le mécénat. Celles de Claude Toussaint Marot de La Garaye et de son épouse Marie Marguerite Picquet de la Motte en sont un exemple particulièrement édifiant. Ce couple créa en haute Bretagne une structure hospitalière « pilote » fondée sur un concept de charité « laïque » qui intégra des idées hygiénistes pionnières et qui sera active pendant quarante ans durant la première moitié du XVIIIème siècle.



Vue de Dinan@rareoldprints.com

Le lieu de cette histoire est la cité de Dinan et sa région. La famille Marot vivait depuis des siècles à Taden près de Dinan.

Nous retrouvons ainsi un Tanguy Marot (né vers 1440-) et un Macé Marot (né vers 1510-mort en 1550). Ce sont

les Marot de la Meffrais et des Alleux, lieux-dits ruraux situés à environ deux kilomètres de Dinan sur la paroisse de Taden.

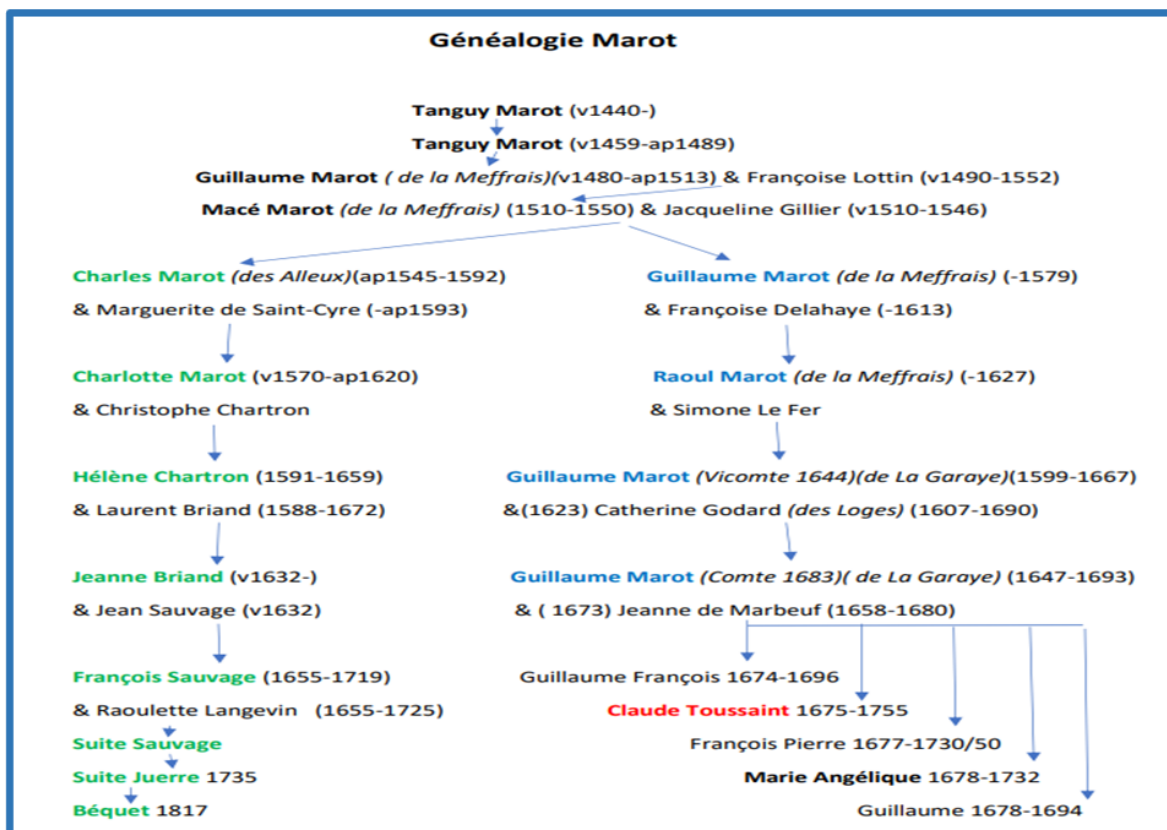
Charles Marot (né vers 1545-mort après 1593) est *sénéchal de Dinan*, sa fille Charlotte se liera à Christophe Chartron et la descendance se fera par les Briand, Sauvage, Juerre et Béquet...d'où l'intérêt supplémentaire, généalogique que nous portons à cette famille Marot.

Guillaume Marot (mort en 1579) est le frère de Charles et son fils Raoul Marot (-1627) sera l'arrière-grand-père de **Claude Toussaint Marot** (1675-1755) le protagoniste de notre histoire.

« La bonne fortune » de Raoul Marot.

Il est indispensable pour bien comprendre la trajectoire de vie de Claude Toussaint d'insister sur l'histoire de Raoul Marot. Ce dernier fut Sénéchal de Dinan en 1580 comme son oncle Charles après avoir été lieutenant général de Dinan en 1560.

La cité de Dinan (comme Concarneau) était aux mains du duc de Mercœur, chef des troupes de la Ligue. Grâce à un stratagème bien orchestré lors d'une soirée festive, Raoul Marot fait ouvrir dans la nuit du 31 janvier 1598 les portes de la ville aux troupes royalistes d'Henri IV fortes de 3000 hommes qui étaient stationnées à Saint-Malo. La garnison des ligueurs capitulera le 13 février. La suite logique à cet acte est son ennoblissement par le roi en 1603. Il devient rapidement riche et achète plusieurs propriétés : la Garaye, Beaufort, la Grand Cour... il se fait même construire un mausolée monumental dans l'église Saint Malo de Dinan et y repose (1627). Ce monument en marbre a été détruit en partie à la révolution et il n'en reste que quelques fragments dispersés en différents lieux à Dinan.



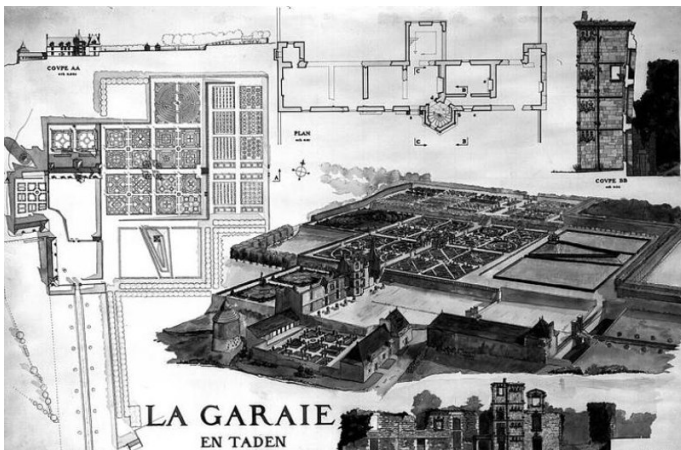
Dès lors, la famille Marot descendante de Raoul connaît une ascension sociale extraordinaire.

Son fils Guillaume (1599-1667) est fait *vicomte* (1644) par Louis XIV puis son petit-fils Guillaume (1647-1693) est fait *comte* (1683) par Louis XIV. Ce dernier est le père de Claude Toussaint Marot. Sa mère, Jeanne Françoise Marie de Marbeuf (1658-1680) est fille de Guillaume de Marbeuf, lui-même fils de Claude de Marbeuf (1580-1661) et petit-fils de Jean de Marbeuf (-1598) tous conseillers au Parlement de Bretagne. Le père de Claude Toussaint, également conseiller au parlement de Bretagne en 1673 se défit de cette charge et pour rester près de Dinan précisément à La Garaye et devint gouverneur de la ville et du château de Dinan.

Claude Toussaint a trois frères Guillaume François, son aîné, François Pierre, Guillaume et une sœur Marie Angélique Sylvie (1678-1732) dont nous reparlerons car elle eut également, à l'instar de son frère un destin peu ordinaire.

Ce sont les **Marot de la Garaye**.

Le château de la Garaye, acheté par Raoul Marot sera le théâtre de la vie et de l'œuvre des époux Claude Toussaint et Marie Marguerite.



Vue cavalière du château ©crédits photo Gourbeix ; Guillot, Simon - Ministère de la Culture (France) - Médiathèque de l'architecture et du patrimoine - diffusion RMN

Ce château a une histoire ancienne car il semble avoir été bâti ou tout au moins restauré (comme souvent sur des ruines anciennes) par la famille Ferré, (il est retrouvé un René Ferré en 1389), famille de petite noblesse qui en fit un château de style Renaissance notamment par Charles Ferré (1494-vers 1555) marié à Bonaventure de Téhillac ; ces derniers furent huguenots et durent s'exiler en Suisse. Le château et son domaine échurent à la famille du Breil de Pontbriand (1548-1556) puis à la famille Gouyon de la Moussaye, en particulier à Charles Gouyon de la Moussaye marié à Claude du Chastel (1556-1617) qui furent également huguenots mais sous Charles IX et sa mère Catherine de Médicis, le moment était à l'accalmie des tensions religieuses. Leur mariage (« huguenot ») eut même lieu en 1571 en présence de la reine mère et de Charles IX au château de Gaillon, domaine royal, en Normandie. Charles Gouyon, page de Charles IX et ami du futur Henri IV nous a laissé ses intéressantes « mémoires ». Raoul Marot acheta la Garaye au fils aîné de Charles Gouyon, Amaury en 1617. Le château revint plus tard aux du Breil de Pontbriand (1757-1778) puis à la famille Hay des Nétumières (1778---).

Claude Toussaint Marot de la Garaye.

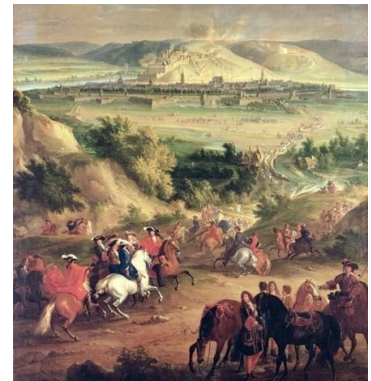


Portrait jeune © ordre des hospitaliers de Saint-Lazare de Jérusalem

Claude Toussaint est né à Rennes en 1675, ville où son père avait donc une charge de conseiller au parlement de Bretagne. A la mort de sa mère Jeanne Françoise Marie de Marbeuf (1680), il est élevé avec ses frères et sa sœur par sa grand-mère Catherine Godard des Loges jusqu'en 1690. Il est envoyé dans une École-Pension de qualité à Paris, puis au Collège d'Harcourt (le lycée Saint-Louis à Paris sera édifié sur

son emplacement). Il fréquentera ensuite une Académie d'armes de Paris où étaient enseignés tout particulièrement l'équitation, les armes, épée et mousquet, ainsi que les danses de bonne société.

Il rejoint la compagnie des Mousquetaires du Roi avec ses deux frères et participera ainsi au siège de Namur de 1692 lors de la guerre de la ligue d'Augsbourg. D'autres campagnes l'occuperont mais il aura une passion pour la chasse et il sera de nombreuses chasses du Roi. A la mort de son père en 1693, puis de son frère aîné en 1695 il deviendra comte de la Garaye et sera à la tête d'une fortune notable dont 25000 livres de rentes (soit plus de 700 000 euros).



Siège de Namur
©Pinterest

Claude Toussaint est un migraineux chronique, il ne supporte pas les excès de table et de boisson, les excès de fêtes, préférant l'équitation et les activités sportives. Cette particularité expliquera sans doute sa sage et modérée vie mondaine.

Marie Marguerite Picquet de la Motte.

Comme Claude Toussaint elle est née à Rennes, mais en 1681, étant donc de six années sa cadette.

Elle est la fille de Jean Picquet de la Motte, parlementaire, et on disait qu'elle était bien jolie : « ses grâces la rendaient l'idole du monde ». Elle sera la tante de Jean Guillaume Toussaint Picquet de la Motte dit de la Motte Picquet, lieutenant général des armées navales (1720-1791). Le mariage avec Claude Toussaint Marot de la Garaye se déroule les 5-7 février 1701. Elle apporte 150000 livres de dot (soit plus de 4 millions d'euros !) qui s'ajoutent à l'héritage personnel de Claude Toussaint. Quand on étudie la hiérarchie des fortunes mobilières de Rennes (inventaires après décès) au milieu du XVIIIème siècle, il apparaît que ce sont les parlementaires qui sont les plus riches (moyenne de 23500 livres allant jusqu'à plus de 100000 livres) bien au-dessus des

officiers et de la haute noblesse (moyenne de 11000 livres jusqu'à 30000 livres au maximum) et des négociants et avocats (moyenne d'à peine 3000 livres et maximum au-dessous de 30000 livres). Les médecins et chirurgiens n'arrivent qu'à une moyenne de 1700 livres et à un maximum de 5600 livres) !

Les premières années du couple à la Garaye de 1701 à 1710.

Sur les conseils de son beau-père Claude Toussaint prend une charge de conseiller au Parlement (1701-1702), mais cette vie citadine et ces activités de gestion et de droit ne lui conviennent guère. Il abandonne cette charge l'année suivante.

Le couple mène une belle et grande vie au château (1701-1703), les réceptions, les fêtes, les bals, les dîners, les jeux (tir, billard, mail...) s'enchainent. La chasse est une activité quasi-quotidienne sur le vaste domaine ; Claude Toussaint possède une belle écurie, une belle meute, une des plus importante de Bretagne. La Garaye est rapidement un des lieux d'attraction de toute la noblesse de haute-Bretagne.

Lors d'une sortie de chasse en 1702, Marie Marguerite, pourtant écuyère émérite qui monte bien-sûr en amazone, fait une chute. Elle était enceinte et fit une fausse-couche ; vraisemblablement victime d'une fracture du bassin elle devra par la suite porter un corset. Surtout, elle ne pourra plus avoir d'enfant. Dès lors le couple aura une vie plus assagie et plus retirée mais la chasse restera pour le comte une grande et fréquente occupation.

Durant ces premières années à la Garaye, de 1701 à 1710, le comte et la comtesse de la Garaye resteront cependant très actifs, s'intéressant au monde qui les entoure et ils feront quelques voyages.

Les prisonniers anglais pris lors des courses par les Dugay-Trouin, Porée et autres grands corsaires ne sont pas gardés à Saint-Malo mais transférés dans le château de Dinan transformé en prison. L'ingénieur Garangeau fut chargé de cette opération prévue pour loger 500 à 800 détenus. Mais ces prisonniers étaient bien trop nombreux et la promiscuité et les conditions d'hygiène si déplorables que des épidémies étaient fréquentes avec une forte mortalité.



Château et remparts de Dinan ©odile-halbert.com

Il est pourtant relaté que les prisonniers avaient une certaine « liberté » dans Dinan et les alentours. Les nobles pouvaient être reçus dans les châteaux comme à La Garaye, à condition bien sûr de jurer sur l'honneur qu'ils ne s'évaderaient pas !

En 1703, visitant cette prison Claude Toussaint s'émue des conditions d'hygiène et fit distribuer du linge, fit transporter les malades dans une infirmerie à part, fit apporter des médicaments, fit nommer un interprète en la personne d'un médecin irlandais, fit faire des visites par des médecins et des chirurgiens. Certains anglais de grande famille, rentrés au pays, libres et sains et saufs, de même la reine Anne Stuart, pour remercier la Garaye lui firent cadeaux de chiens de chasse assortis de colliers richement gravés. Le comte ayant réduit sa meute donna ces chiens à son jeune frère.

Le couple fit un séjour à Paris en 1704.

Un séjour à Paris en 1704 est l'occasion pour Claude Toussaint de prendre des leçons chez un apothicaire, car il s'intéressait tout particulièrement à la chimie et à son dérivé pratique qu'est la pharmacie. Et puis, désireux d'être encore plus utile aux pauvres et aux malades, il désirait posséder des médicaments pour ses « boîtes » et coffres à pharmacie. Il assiste également au cours de l'apothicaire et chimiste mais également médecin de renom de l'époque Nicolas L'Emery (1645 -1715) qui appartient à *l'académie royale des Sciences mais étant protestant, sa vie est entrecoupée de problèmes dus à sa foi ce qui en 1686, le décida à abjurer le protestantisme avec femme et enfants, car il était convaincu que s'entêter le conduirait à la ruine.*

Ce séjour loin de Bretagne en 1704 fut aussi motivé par une cure à Bourbon l'Archambault avec et pour Marie Marguerite. Bourbon l'Archambault était à cette époque la ville d'eaux à la mode, fréquentée par la noblesse parisienne et des provinces et les officiers de retour de campagne. Les eaux étaient, entre autres bienfaits supposés, indiqués pour les problèmes gynécologiques et donc pour la stérilité de Marie Marguerite.

Sur le chemin, en Berry, ils croisèrent des prisonniers russes. Comme les prisonniers anglais de Dinan, ces captifs étaient dépenaillés, malingres et sales ; la Garaye leur fit délivrer du linge et de la nourriture.

Ces quelques actions d'humanité et de miséricorde, dénotent déjà une volonté prégnante de charité. Toutefois les chasses restaient l'activité de loisir préférée de Claude Toussaint et en 1708 il participa à une chasse du roi à Fontainebleau. Il lui fit même proposé une charge permanente des chasses du roi. Il en fut très désireux d'accepter mais cette charge n'était pas encore libre et disponible avant quelque temps, aussi il rentra en Bretagne.

Des événements marquants émaillèrent la vie du couple.

Les décès familiaux prématurés de la mère (1680), du père (1693) et du frère aîné (1695) de Claude Toussaint étaient déjà des faits majeurs marquants. En 1704 la retraite et la mort à La Trappe dans le Perche, où il s'était retiré, hors du monde, du comte de Talhouet de Kervion fut un événement qui ébranla fortement la Garaye; en effet le comte de Talhouet était son ami, son ancien camarade des mousquetaires; il était à la tête d'une belle et riche famille bretonne et pourtant il avait tout abandonné, ne devenant à La Trappe que frère Palémon.

En 1706 la Garaye et son épouse firent connaissance de Louis Marie Grignon de Montfort à Dinan et à la Garaye.



Portrait de Claude Toussaint et Marie Marguerite © Alepia

C'était un fameux prédicateur catholique. Louis Marie Grignon de Montfort, missionnaire apostolique, du tiers-ordre de Saint-Dominique, est fondateur des missionnaires de la Compagnie de Marie (Pères missionnaires Montfortains), de la Congrégation des Filles de la Sagesse, et des Frères de la Communauté du Saint-Esprit (Saint-Gabriel). Ce dernier draine les foules, fait des sermons réputés, fait des conversions et des dévotions à la Vierge Marie. Il crée même à Dinan un dispensaire

En 1710, alors que le comte et la comtesse séjournaient à Pontbriand pour la naissance du dixième enfant (car Marie Marguerite en était la marraine) de la sœur de Claude Toussaint Marie Angélique et de son mari Joseph Yves du Breil de Pontbriand (1669-1710), son beau-frère mourut juste après cette naissance après une très courte et soudaine maladie. Ce nouveau coup du mauvais sort s'ajoutait aux drames familiaux précédents. Déjà, le couple s'était détourné quelque peu de la vie mondaine depuis quelques années, mais cette fois ils s'interrogèrent plus sérieusement sur le sens de la vie, en particulier pour des chrétiens du dix-huitième siècle. Ils s'entretenirent avec le père Trotier venu pour l'occasion de l'importante abbaye de Saint-Jacut toute proche. Claude Toussaint et Marie Marguerite se firent des réflexions et discussions communes. Ils voulurent changer de mode vie, abandonner fêtes et réceptions, réduire la chasse et se consacrer aux pauvres et aux malades. Lui, partit faire une courte retraite à Saint-Jacut, elle, rejoignit pour quelques jours une congrégation de Saint-Malo. Claude Toussaint consulta également l'Evêque de Saint-Malo qui lui conseilla, plutôt que de se retirer dans une vie monacale, d'employer ses biens et ses qualités à la charité.

La période de 1710 à 1714.

Dès le retour au château de la Garaye après ce triste séjour au Pontbriand en 1710 le changement de mode de vie fut immédiat ; il a trente-cinq ans et sa jeune épouse vingt-neuf. Les premiers jours en 1710, la domesticité nombreuse fut très réduite, de deux dizaines à trois serviteurs. Les visites des amis furent déclinées, une partie des biens meubles fut vendue. Le carrosse et d'autres biens furent donnés à son frère cadet François Pierre, qui, héritant de la famille de la Motte était baron de Blaison en Anjou (Blaison fut érigée « officiellement » par lettres patentes en baronnie en 1762, elle était propriété des Marbeuf).

Immédiatement un « restaurant » pour les pauvres fut installé dans les communs du château, servant cent à deux-cents couverts voire plus par jour. Des aumônes étaient distribuées aux pauvres qui se présentaient aux portes du château.

Une pharmacie, c'est-à-dire une boîte à médicaments fut mise en place à Dinan. Constatant que parmi les pauvres qui venaient à la Garaye beaucoup étaient malades, il fit venir un médecin et un pharmacien, en les rémunérant bien sûr sur ses deniers.

Nouveaux voyages d'études à Paris.

Désireux de pouvoir être, lui-même ainsi que Marie Marguerite, encore plus utile à ces malheureux, en les soignant, il repartit à Paris, en ayant toutefois fait un court arrêt à La Trappe.

Un contact avec les hôpitaux de Paris fut pris et accompagné de médecins, de chirurgiens et apothicaires le couple prit des cours et des leçons et participaient aux visites à l'Hôtel Dieu et à La Charité. Là, ils apprirent les principes théoriques et la pratique de la chirurgie, l'anatomie, la botanique, la chimie et la pharmacie.

Les hôpitaux de Paris en 1710 étaient l'**Hôtel-Dieu** (VII-IXèmes siècles) et **La Charité** (1601) (*hôpital des Frères-de-Saint-Jean-de-Dieu*), c'étaient des hôpitaux soignants. Mais l'hygiène était bien mieux mise en œuvre à La Charité qu'à l'Hôtel-Dieu. Quant à l'**Hôpital général** créé en 1656, c'était plutôt un hôpital d'« enfermement » des pauvres et sans-abris, avec cinq établissements créés sous Louis XIV (on estime qu'il y avait alors au moins 6000 pauvres sans abri dans Paris soit 1% de la population). *La Pitié* était pour les enfants, *La Salpêtrière* pour les femmes, *Bicêtre* pour les hommes, *Scipion* pour les nourrices et les nourrissons (Sainte-Marthe), la *Savonnerie de Chaillot* pour les enfants au travail (manufacture de tapis). **Les Invalides** (1674) était à la fois hôpital, hospice, caserne, couvent et manufacture.

La création de l'hôpital de la Garaye date de 1714.

Dès le retour de Paris, dorénavant plus instruits des techniques de soins aux malades, la nécessité de créer un véritable hôpital était évidente pour le couple de la Garaye. Des modifications architecturales importantes furent alors entreprises. Les communs, les écuries, le chenil étaient transformés. Ces transformations apparaissent sur les vues cavalières dessinées par Arnaud de Saint-Jouan (thèse d'architecture n° 12633, concours 1983-1984) et que nous avons surlignées.



Vue cavalière du château (surlignée en jaune) ©crédits photo Gourbeix ; Guillot, Simon - Ministère de la Culture (France) Médiathèque de l'architecture et du patrimoine

Une Infirmerie hôpital de 40 lits était créée sur le modèle de La Charité de Paris, avec notamment des lits et couchages individuels et espacés. Étaient également créés une apothicairerie, une salle de chirurgie, un laboratoire de chimie. Une chapelle avait sa place près de l'hôpital. Simultanément à la mise en place des locaux des règles de gestion, de fonctionnement et d'organisation stricts et de validité permanente furent instaurées et cela de façon immuable pendant quarante ans.

Du personnel soignant fut embauché comme des chirurgiens, des gardes malades, des apothicaires et même des médecins. Un chapelain y était aussi affecté.

L'emploi du temps de Claude Toussaint était réglé : à **5h30**, lever ; à **6-7h** : travail dans son cabinet et rapport des soignants ; à **7h** : prière commune ; à **7h30** : visite à l'hôpital et participation aux pansements ; à **9h** : messe à la chapelle puis lecture de piété ; à **9h30** : pause avec promenade sur la terrasse en compagnie de Marie Marguerite et passage dans les appartements ; à **10h** : opérations et consultations des malades externes . Marie Marguerite participe à la réfection des lits, elle prépare les instruments, le linge et la charpie. A **11h** : dîner des pauvres et des malades ; à **12h** : repas au réfectoire avec lecture spirituelle ; à **13h** : promenade à cheval ; à **14h** : temps d'étude avec lectures de chimie, de pharmacie, de médecine et de chirurgie et mise au point d'expériences de chimie ; à **17h** : « contre-visite » à l'hôpital et pansements ; à **18h** : souper des pauvres et des malades avec instruction religieuse et morale par l'aumônier ; à **18h30** : lecture et conversation avec Marie Marguerite ; à **19h30** : lecture au personnel avec exemple de la vie des saints, prière, sujet de méditation pour le lendemain. A **20h** : les ordres du soir sont donnés aux chirurgiens ; à **20h30** : travail de lecture et d'écriture au cabinet jusqu'à très tard dans la nuit.



Comte Claude Toussaint âgé (portrait) © Ministère de la Culture (France), Médiathèque du patrimoine et de la photographie

Le domaine de la Garaye se situant à quelques kilomètres du centre de Dinan, des annexes sont installées à Dinan, en particulier en 1733 un service des incurables lui-même dans une annexe de l'hôpital général de Dinan. En effet Claude Toussaint de la Garaye s'était rapidement rendu compte qu'un certain nombre de malades ne pouvaient pas être guéris. Ils ne devaient donc pas « encombrer », en long ou moyen séjour, l'hôpital de la Garaye, ce qui aurait nui au fonctionnement de l'hôpital et à la prise en charge des maladies curables. Ils étaient ainsi confiés à une dame soignante proche de la Garaye, mademoiselle Colin de Vaulembert, qui assurait avec ses aides, ainsi, des soins de types palliatifs. La nécessité de créer une infirmerie de la prison était également une évidence et cent lits étaient indispensables tant il y avait de prisonniers ; cette infirmerie ne put que partiellement être réalisée pour des raisons administratives d'état.

La Bretagne dans la première moitié du XVIIIème siècle.

La ville de Dinan était une grande ville non bretonnante de plus de 6000-7000 âmes. La poussée démographique faisait croître la pauvreté, d'autant plus que le commerce de la toile qui avait été florissant devenait déclinant. Par ailleurs, outre son imposante prison, c'était un important centre religieux avec de multiples congrégations, ordres séculiers et réguliers.

Le contexte géopolitique national et international est marqué par les guerres, guerre de neuf ans ou de la Ligue d'Augsbourg (1688-1697) et guerre de succession d'Espagne (1701-1714) sous **Louis XIV**, guerre de succession d'Autriche (1740-1748) et guerre de sept ans (1756-1763) sous **Louis XV** (1723-1774). La régence duc Philippe d'Orléans (1715-1723) fut plus calme. Dans ce contexte, la Bretagne, située loin des champs de batailles de l'est est une province côtière exposée essentiellement aux incursions anglaises.

La santé publique dans la Bretagne de la première moitié du XVIIIème siècle est comme dans le reste du pays et de l'Europe entière liée à des phénomènes météorologiques et en particulier le grand hiver de 1709, responsable d'environ cent mille décès directs en France. Ses conséquences agricoles furent funestes bien que la Bretagne fût un peu plus préservée que le reste du pays.

Des famines étaient déjà survenues par le passé. À la fin du XVIIème siècle en 1693-1694 on estime qu'il y eut plus d'un million de décès. Seize famines sont connues au XVIIIème siècle. En 1709-1710 : ce sont 600 000 à 800 000 décès (soit 3% de la population française) qui sont rapportés à cette famine issue directement de l'hiver de 1709 : le prix des céréales fut multiplié par un facteur 10-12. Un nouvel *impôt dit du dixième fut institué* sur tous les revenus.

L'hygiène générale est très déficiente et les lieux les plus sales et contaminés sont les chemins, les cimetières situés autour des églises, les églises avec leur surpopulation de sépultures, les églises, les hôpitaux. De tous ces fléaux découlaient le vagabondage, la mendicité et l'insécurité.

La médecine en Bretagne au XVIIIème siècle.

Une enquête de l'Académie de Médecine initiée par Vicq d'Azyr permet d'avoir quelques statistiques médicales en Bretagne. Au début du XVIIIème siècle officiaient 62 médecins (3 en campagne), 255 chirurgiens (plus des aides chirurgiens), 505 sage-femmes « jurées ». A la fin du XVIIIème on dénombre 83 médecins, 415 chirurgiens auxquels s'ajoutaient 50 à 65 chirurgiens et médecins de la marine. La Bretagne comptait alors environ 2 millions d'habitants. En fait les praticiens sont essentiellement dans les villes. À Nantes en 1720 exercent 5 médecins, 15 chirurgiens, 9 apothicaires et 27 droguistes et en 1740 : 8 médecins, 28 chirurgiens, 8 apothicaires et 40 droguistes. À Rennes en 1758 sont 5 médecins, 16 chirurgiens, 3 dentistes. À Brest sont 2 médecins (dont 1 marine), 17 chirurgiens (dont 6 de la marine). À Saint-Brieuc : 4 médecins, 4 chirurgiens (avec aides). À Saint-Malo sont 3 médecins, 8 chirurgiens, 14 chirurgiens navigants et à Saint-Servan 13 chirurgiens, 1 chirurgien navigant (pour 25-30 000 habitants). À Dinan : 5 médecins et 9 chirurgiens sont dénombrés.

Globalement existe une sous médicalisation en Bretagne et dans les campagnes sont surtout connus les rebouteux et les herboristes et quelques barbiers-chirurgiens souvent itinérants. Les Hôpitaux « généraux » dont on a déjà signalé l'absence réelle de dispensation de soins médicaux sont créés sous Louis XIV dans les grandes villes, en 1685 à Dinan.

La Bretagne dans la première moitié du XVIII^{ème} siècle connaît des épidémies. Il est cependant difficile de mettre un nom précis de maladie devant des symptômes parfois imprécis. Par ces symptômes toutefois on peut reconnaître des dysenteries (1731, 1739, 1748, 1756...), le typhus (fièvre pourpre) (1757) rapporté par des navires de Brest, la petite vérole (variole) et picote (vaccine) (1712), la typhoïde (1710), la grippe, la tuberculose. Toutes les catégories d'âges s'exposent à être happées par l'Ankou qui est impitoyable envers les plus jeunes. Sont aussi connues : coqueluche, diphtérie, rougeole, scarlatine, charbon, méningites, choléra, suette (1712), syphilis (vérole) et sans doute peste...

A cette époque perdure la vieille querelle académique entre médecins et chirurgiens. Les médecins sont formés de façon très docte à l'université (Nantes, Rennes) ; à Brest est créée l'école de chirurgie navale en 1740. Pour pratiquer la chirurgie et être apothicaire il suffit d'avoir eu une formation pratique, d'avoir fait un stage chez un maître. Les médecins, tels ceux décrits par Molière sont « savants » mais ne prodiguent pas de soins aux patients et ceux-ci sont mis entre les mains des chirurgiens voire avant le dix-huitième siècle des barbiers chirurgiens, qui font les lavements, les saignées et les petits actes de chirurgie y compris dentaires. Ainsi Ambroise Paré était apprenti barbier de campagne à ses débuts et a été chirurgien de 4 rois de France

On parle alors des barbiers-chirurgiens, robes courtes et des chirurgiens, robes longues. Pierre Franco fut un renommé chirurgien de la taille (exérèse des calculs vésicaux par voie sus-pubienne). Dès 1671 exista un enseignement de l'école de chirurgie du jardin des plantes. En 1686 c'est Félix, chirurgien, qui fit l'opération de la fistule anale de Louis XIV. En 1730 la loi disait que « nul ne peut exercer la médecine sans une licence d'une Faculté du Royaume ». En 1743 fut supprimé tout lien entre barbier et chirurgien (grâce à l'action de Lapeyronie). La société académique des chirurgiens de Paris de 1731 devint académie royale de chirurgie en 1748.

C'est donc dans ce contexte politique, social et médical qu'exercèrent les époux La Garaye qui n'étaient pas médecins n'ayant pas fait les études universitaires ad-hoc mais qui pouvaient exercer chirurgie et pharmacie ayant fait leur formation pratique.

L'œuvre de la Garaye a été multiple, médico-chirurgicale, pharmaceutique, chimique.

L'œuvre de la Garaye médico-chirurgicale.

Les actes médicaux ont concerné : fièvres, douleurs, plaies, pansements, teignes, tabidité (marasme), toux et crachats divers, hydropiques (œdèmes), cancers (externes ?), gale, engelures, brûlures. Les lavements étaient assez rares. Les saignées étaient peu indiquées car jugées responsables de l'affaiblissement des malades.

Un ouvrage intitulé « Recueil alphabétique des pronostics » a été écrit par Claude Toussaint et publié en 1760.

Les actes chirurgicaux étaient, pour Claude Toussaint, la taille (pour les calculs vésicaux), les amputations si délabrements majeurs ou gangrène, incisions d'abcès et de panaris, accouchements, réduction de bubonocèle (hernie inguinale), soins de traumatologie, extractions dentaires... pour Marie Marguerite, les actes ophtalmologiques car elle s'y était formée lors des stages à Paris, notamment l'opération de l'abaissement de la cataracte, l'intervention sur la fistule lacrymale.

Il est vraisemblable que le comte de la Garaye ait eu entre les mains le manuel de chirurgie de Cochoon- Dupuy.

L'œuvre de la Garaye est aussi pharmaceutique.

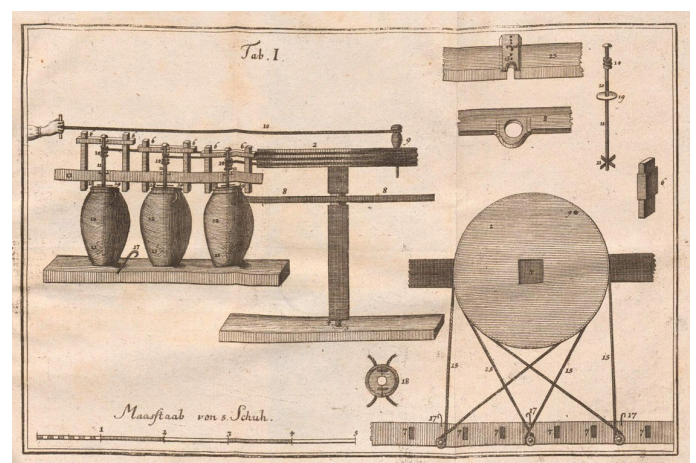
Les médicaments utilisés étaient vraisemblablement ceux qui étaient répandus dans les établissements de santé : les médications simples pour 70% dont 75% d'origine végétale, 20% d'origine minérale et 5% d'origine animale. Les formes galéniques 10%, les composés de type thériaque 20%. Les voies étaient orale pour les miels et sirops, eaux et tisanes, potions et préparations, rectale pour les lavements et externe pour onguents et baumes, liniments et huiles, emplâtres et vésicatoires (peu).

L'œuvre de la Garaye : pharmaceutique suivait des indications guidées par le principe du « non nocere » : les éliminatoires (purgatifs, vomitifs comme ipéca, l'antimoine, diurétiques par tisanes), les calmants et somnifères comme le laudanum, l'opium, les fébrifuges comme le quinquina. Les antitussifs, le mercure dans la syphilis.

Comment connaître les résultats thérapeutiques ? le seul paramètre disponible est l'appréciation de la mortalité par les registres paroissiaux qui détaille le lieu du décès, en l'occurrence la Garaye en la paroisse de Taden. Il est ainsi dénombré entre 10 et 30 décès par an à la Garaye. Si l'on table sur 40 lits occupés en permanence. Si l'on estime la durée moyenne du séjour à environ un mois (mais il est possible qu'elle ait été bien inférieure, il y aurait eu 400 malades hospitalisés par an (voire plus). La mortalité peut être évaluée entre 3 à 8%. Elle était donc faible.

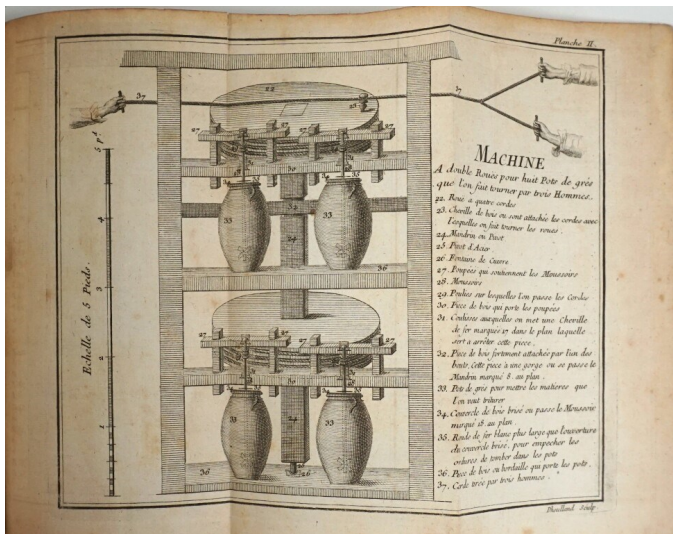
L'œuvre de la Garaye a été chimique.

Ces travaux avaient pour but la mise au point de substances d'application pratique pharmaceutique.



Machine hydraulique (plan 1) ©abebooks.co.uk

Claude Toussaint de la Garaye mit au point une machine hydraulique dont les plans et les indications de fonctionnement sont nettement décrits sur les planches dessinées.



Machine hydraulique (plan 2) ©barnebys.com

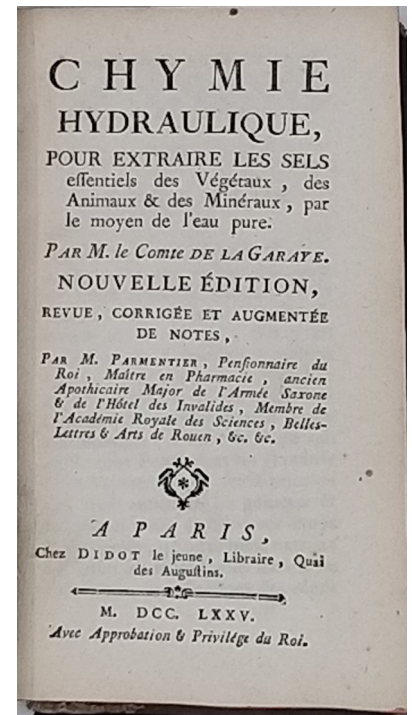
Ainsi sont extraits des « sels essentiels » des végétaux et minéraux, dans l'eau pure en mouvement sans chaleur ni caustique, dont les sels de la quinine. Le roi ayant eu vent de cette machine convia le comte à Marly en 1731, la mise en œuvre de la machine fut réalisée en présence de Louis XV qui envoya au découvreur une gratification de 50 000 livres (soit environ 1 423 000 euros). En 1746 parut l'édition de l'ouvrage de la Garaye « La chymie hydraulique ». Le duc Louis d'Orléans se fit même construire une machine hydraulique et les « sels de la Garaye » furent disponibles chez des apothicaires et utilisés jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle et même au-delà.

« J'avais dessein de trouver quelque sel spécifique pour les cancers qui sont communs dans quelques cantons de cette province et dont la cure n'est certaine jusqu'à présent que par l'extirpation. Hippocrate, Galien et plusieurs autres ne la conseillent pas, ils se contentent de remèdes palliatifs ; aussi les personnes attaquées de ce mal périssent toutes : il est néanmoins certain qu'on ne peut guérir de vrais cancers par les remèdes internes. Je dois, pour la consolation de ceux qui sont affligés de ce mal, les assurer qu'une infinité de personnes qui en étaient attaquées en différentes parties du corps ont été guéries chez moi. J'ai vu que plusieurs personnes qu'on a voulu traiter par les remèdes internes et d'autres qui ont été mal traitées par des chirurgiens, sont mortes, parce qu'ils se servaient des remèdes corrosifs. De plus de 400 auxquels on a fait l'opération (dans mon hôpital) je n'en ai vu mourir que quatre ou cinq, encore était-ce parce qu'ils l'avaient trop retardée. »

(La Garaye, Chymie Hydraulique, p. 299).

« La quintessence minérale » fut l'application à l'extraction des métaux avec la machine de la Garaye. L'eau n'était alors pas seule utilisée mais additionnée de sels doux comme le sel marin, sel de tartre, sel d'ammoniac permettant une action sur le fer, le cuivre, l'étain, le plomb, le mercure, l'argent, l'or... Une Eau ferrugineuse de la Garaye que l'on disait excellente au goût et utile pour ses vertus apaisantes eut un grand

succès. A nouveau Louis XV demanda une information sur cette élaboration des sels minéraux. Mais le comte de la Garaye était âgé et ce fut le pharmacien chimiste Macquer, de grande renommée que Louis XV mandata qui se chargea de la mission en 1752 ; il séjourna à la Garaye de février à juin puis il reproduit pour le roi les expériences à Saint-Germain en Laye (de juin à octobre). Le comte fut gratifié de 25000 livres (environ 700000 euros). En 1754, le 25 mai, Macquer présenta la méthode de la Garaye à l'Académie Royale des Sciences. Le mémoire écrit par Macquer est publié en 1755.



La chymie hydraulique
À Paris, chez Didot
1775

©librairiejeanneblonde.
com

L'œuvre de la Garaye comporta également une importante partie d'enseignement.

L'hôpital de La Garaye fut une véritable « école » permanente de médecine, chirurgie, pharmacie, chimie et hygiène. Les leçons se faisaient au lit du malade. Il y eut jusqu'à 18 stagiaires chirurgiens mais aussi des apothicaires et des médecins. Des praticiens étrangers, notamment anglais y firent des séjours. Parmi les élèves notoires on peut citer entre autres Marie Angélique Marot, comtesse du Breil de Pontbriand, sœur de Claude Toussaint ; le docteur Jean-Louis Bagot (1727-1794) fut d'abord stagiaire apothicaire à la Garaye avant de devenir chirurgien de marine (école de médecine navale de Brest), puis médecin (faculté de médecine de Rennes) puis médecin installé à Saint-Brieuc sa terre natale où il fut successivement maire puis député après la révolution (plutôt girondin et modéré il s'opposa à la mort de Louis XVI).

Actions de charité et de mécénat.

Simultanées aux actions médicales la Garaye continua toute sa vie à œuvrer pour les pauvres.

Il fit la charité pour les pauvres durant 40 ans !

Il proposa à l'évêque de Marseille de venir en Provence avec des collaborateurs pour aider lors de l'épidémie de peste de 1720.

Il fonda trois établissements des « Sœurs de la Société des Écoles Charitables » à Taden.

Il fonda, rappelons-le, un hospice « des Incurables » à Dinan (dans les dépendances de l'hôpital).

Il acheta une maison à Rennes, rue Haute, pour les « petites écoles ».

Il créa une fondation pour la distribution de linge aux prisonniers de Dinan et de Rennes.

Il fonda des établissements « des Sœurs de la Sagesse » (créés par l'abbé Grignon de Montfort) (1750) : trois à Dinan, une à Trigavou. Ces sœurs étaient de véritables « infirmières à domicile ».

Il apporta une substantielle participation financière à la fondation de l'Hôtel des Gentilshommes à Rennes de l'Abbé de Kergu (1746) ; il s'agissait d'une structure éducative pour instruire les enfants de la noblesse misérable qui était nombreuse en Bretagne.

Il y eut d'autres actions encore réalisées partiellement comme une fondation d'habillement pour les pauvres des paroisses jusqu'à 15 kilomètres.

Le projet de création d'un hôpital de l'Ordre Royal et Militaire de Notre Dame du Mont Carmel et de l'Ordre de Saint-Lazare de Jérusalem (ordres réunis en 1608 par Henri IV, remplacés par Louis XIV, comme ordres militaires par l'Ordre de Saint-Louis) lui tint à cœur mais ne put être mené à son terme. Reçu chevalier en 1725, il fut élevé à la dignité de Grand Hospitalier pour la Bretagne en 1729.

Il convient de préciser que durant le XVII^e siècle, l'Ordre du Mont-Carmel avait un rôle majeur pour la marine française puisqu'il assurait la protection de la côte bretonne alors que la Marine Royale n'avait que peu de moyens et était occupée ailleurs, sur d'autres fronts.

D'autres actions de charité et de mécénat s'inscrivent dans la « réhabilitation professionnelle ».

Le comte de la Garaye créa une Manufacture d'apprentissage au filage du coton à Dinan. Il fit aménager un parc autour du château, entouré de clôtures et de haies sur trois kilomètres.

Il créa des salines (avec environ 10 bassins) (marais salants des Guettes) en 1736 près de Saint-Suliac.

Il créa une fabrique de poterie. Les anciens malades pouvaient être employés comme malades « travailleurs » à l'hôpital.

L'objectif de la Garaye était de donner du travail aux pauvres et de combattre l'oisiveté ; de faire en sorte qu'ils ne soient pas de simples quémandeurs de charité mais aussi des actifs de la société.

Il convient de replacer l'action de charité et l'œuvre de soins de cette époque.

Au XVII^e siècle tous les ouvrages médicaux rappellent que le médecin a une obligation de charité : *Le médecin charitable*, Guibert 1627, *Le chirurgien des pauvres*, Dubé 1678, *Le médecin des pauvres*, Dubé 1681, *Le médecin de soi-même*, Devaux 1682, *La médecine, la chirurgie et la pharmacie des pauvres*, Hecquet 1740. A la fin du XVIII^e siècle le souci de charité devient plus démographique, épidémiologique et politique. L'œuvre de Claude Toussaint et Marie Marguerite de la Garaye se situe à la charnière de ces deux périodes.

Une vie spirituelle pleinement chaleureuse et un tempérament humaniste ont toujours coexistés chez les la Garaye mêlant forte personnalité et grande douceur. La Charité « chrétienne » était en toile de fond amenant encore à la création d'une Fondation à la Grande

Visitation de Rennes d'un Salut pour la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

Ils se firent souvent des réflexions communes sur la charité et la tolérance (abus d'aumônes, mendicité, luxure, ivresse), sur le badinage, sur les « jurements »... ils avaient le culte de la fraternité

Ils eurent une grande haine des procès mais durent en connaître quelques-uns, leur mode de vie, leur fortune, leurs vies actives faisaient des envieux.

Le comte Claude Toussaint de la Garaye , ancien mousquetaire et officier des armées royales restait toujours patriote.

Certes l'honneur militaire le poussa à porter assistance à des prisonniers ennemis anglais et russes dans la première décennie du dix-huitième siècle mais lorsque les escadres anglaises qui tournaient autour de la Bretagne débarquèrent en 1746 à Lorient et Quiberon, le Comte partit armé avec 5 à 6 « domestiques » miliciens... il a 71 ans ! Arrivé sur place, plutôt que de combattre il lui fut proposé de donner ses conseils avisés pour soigner les blessés. Il Logea chez les Capucins à Auray où il pansait les malades. Il ne connut pas la *Bataille de Saint-Cast* qui en 1758 fut une cuisante défaite anglaise !

Toute histoire à un épilogue : la disparition du comte et de la comtesse de la Garaye.

Claude Toussaint de la Garaye mourut le 2 juillet 1755 dans sa 81^{ème} année et il laissait plus de 100 000 livres (deux millions d'euros) de dons pour les pauvres et Marie Marguerite mourut deux années plus tard le 20 juin 1757. Sur le tombeau de Claude Toussaint est écrit : Ci-Git Claude Toussaint Marot, Seigneur de la Garaye, Beaufort en Dinan, Baron de Blaison, Grand hospitalier, Commandeur de l'Ordre militaire. Sur le tombeau de Marie Marguerite est écrit : Ci-Git Le corps de Marguerite Piquet, Comtesse de la Garaye, Décédée le 20 juin 1757.

Le domaine échut alors au fils aîné du beau-frère (*Louis Claude du Breil de Pontbriand* 1697-1754) de la sœur de Claude Toussaint (Marie Angélique Marot de la Garaye 1697-1732), le mal prénommé *Claude Toussaint Louis du Breil de Pontbriant* (1750-1781), époux de Marie Josèphe de Quimper de Lanascot qui dilapide en dix ans tout son héritage (dont Pontbriant et la Garaye). Ce dernier avait hérité d'un domaine couvrant l'étendue et les biens d'un « arrondissement » actuel entier, étendu de la région de Dinan à la mer des côtes autour de Saint-Briac.

Marie Angélique Marot (1678-1732) fut la « digne sœur » de Claude Toussaint ; après la mort de son mari en 1710 et après avoir élevé ses dix enfants elle se retira à l'ordre saint Dominique de Dinan (1626), puis chez les dames hospitalières de Saumur (1626-1629) avant de terminer sa vie à Josselin (1729-1732) où elle fonda un hôpital. Parmi ses enfants on dénombre trois religieux dont un fut évêque du Québec, un autre fondateur fut des « Petits Savoyards » de Paris, un autre l'abbé de Lanvaux fut un grand historien de la Bretagne ; il y eut également trois religieuses.

Devenir des nobles et malheureuses ruines du château de la Garaye.

Après la mort de Claude Toussaint, Marie Marguerite poursuivit la gestion de l'hôpital. Des sommes importantes restaient allouées par le comte pour la pérennisation de l'hôpital. Mais sans le promoteur et son épouse l'œuvre périclita. Lorsque le château fut vendu à la famille des Nétumières. Il n'était plus habité et avant que les révolutionnaires ne lui portent le coup de grâce il était déjà ruiné.

La mémoire de ce couple de bienfaiteurs du début du siècle des lumières est conservée.

À Taden, dans l'église et par les pierres tombales (vides des dépouilles) visibles près de l'église.



Pierres tombales (photo personnelle)



Vitrail ©Pinterest et détail du vitrail de l'église Saint-Malo représentant le couple
©manastireasfantafamille.wordpress.com

À Dinan, dans la salle d'honneur de l'hôtel de Ville, au musée et à l'église Saint-Malo avec un joli vitrail représentant le comte et la comtesse.

D'autres mémoires pour un « couple modèle » du début du siècle des lumières sont littéraires :

Par Félicité de Genlis, éducatrice des enfants de la Maison d'Orléans, qui dans l'« Arcadie de Lagaraye » (1782) vante les mérites des la Garaye, s'opposant par la même aux méthodes éducatives prônées par Jean-Jacques Rousseau.

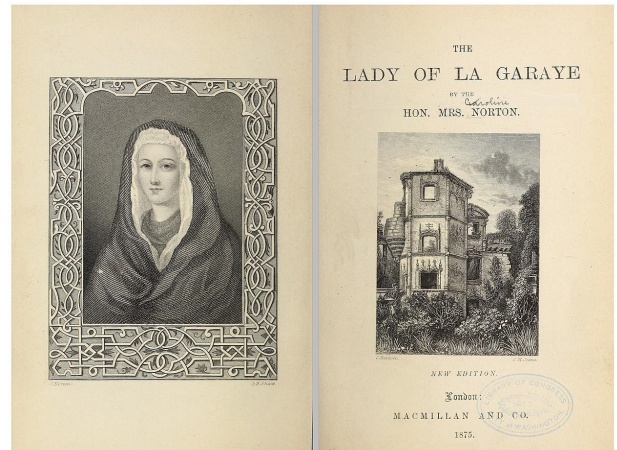
Par Caroline Norton, écrivaine et poétesse anglaise mais aussi féministe de son temps, qui après un voyage et un séjour à Dinan et dans ses environs découvrit les ruines de La Garaye et écrivit un poème « épique » de près de 2000 vers, « The Lady of La Garaye » paru en 1862.

Un procès en béatification fut inscrit par l'Église catholique au dix-neuvième siècle et le pape Jean-Paul II lors d'un pèlerinage à Auray cita en exemple ce « couple d'époux charitables ». Même des romans contemporains prennent la Garaye en toile de fond.

Conclusions : une action continue de 40 ans.

Le comte Claude Toussaint de la Garaye et la comtesse Marie Marguerite furent un couple de bienfaiteurs dont l'action fut fondée sur l'honneur, la bonté, l'honnêteté, la charité tant laïque que chrétienne, la piété, l'humanité, le mécénat, une philosophie stoïcienne, un esprit visionnaire qui bien que complètement ancré dans le classicisme du dix-septième siècle préféraient l'arrivée progressive du siècle dit des lumières.

En médecine ils furent des *avant-gardistes*. Vritable médecin-chef d'hôpital et gestionnaire comme dans nos futurs hôpitaux militaires Claude Toussaint était à la fois un hygiéniste, un médecin, un chirurgien, un



Lady de la Garaye (livre) ©Caroline Norton. The Lady of La Garaye, Londres chez Macmillan, 1875

pharmacien, un chercheur (chimie, arts et métiers), un ingénieur, un enseignant, un auteur de publications médicales.

MGI(2s) Daniel Béquet

Bibliographie

- Anonyme, *Abrégé de la vie et des vertus de Mr le Comte de la Garaye*, 1756, manuscrit 2J 465 des Archives départementales d'Ille-et-Vilaine (du presbytère de Médreac)
- Meyer Jean, *l'enquête de l'Académie de Médecine sur les épidémies*, 1774-1794, in *Études rurales* n°34, 1969, pp. 7-69.
- GT Carron, *Les époux charitables*, Rennes, 1782.
- René Cathenos, *Vie de M. de la Garaye et de Mme de Pontbriand, sa sœur*, Saint Malo, Hovius, 1790. Seconde édition, 1875.
- Luigi Odorici, *Recherches sur Dinan et ses environs*, Huart éditeur, 1857.
- Jean-Marie Peigné, *Vie de M. de La Garaye et de Mme de Pontbriand, sa sœur*, Dinan, Peigné, 1875 ; *Le Comte Marot de la Garaye ; étude biographique d'après les récits contemporains*, Paris, Deflorence, 1864.
- Ernest Jac, *Un gentilhomme apothicaire : Le comte de la Garaye (1675-1755)*, Paris, éditions du Mois littéraire et pittoresque, 1905.
- Henri-Jean-Charles Boüan du Chef du Bois, *Claude-Toussaint Marot, comte de La Garaye (1675-1755)*, Le François, thèse médecine Paris 1937.
- René Richelot, *Éloge historique de Claude-Toussaint Marot, comte de La Garaye, grand bienfaiteur des pauvres et du pays de Dinan (1675-1755)*, Dinan, Imprimerie commerciale, 1955.
- Arnaud de Saint-Jouan *Le château de La Garaye en Taden*, In *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1988, 1990. pp. 25-39.
- Marc Jehanno, *Le comte de La Garaye, un médecin à Dinan au XVIIIe siècle*, Le Pays de Dinan, XVI (1996), pp. 339-355. Thèse 1995.
- Claude-Charles Billot, *Les époux au grand cœur : Claude et Marguerite de la Garaye*, Paris, Pierre Téqui, 2003.

PV de l'AG du 31 janvier 2024

L'Assemblée générale de l'AAMSSA s'est tenue le 31 janvier 2024, dans l'amphithéâtre Rouvillois de l'Ecole du Val-de-Grâce. Le Secrétaire général a donné lecture de la liste des membres décédés en 2023 : Dr. Yves PIRAME, Dr. ZOBEL, MG Louis BIARD, MG Armand MAILLARD, MGI Jean MINE, MGA Pierre METGES, MGI Claude GIUDICELLI, MGI Hubert BOURGEOIS (2022).

Le **rapport moral** sur l'exercice 2023 a été présenté par le secrétaire général, COL (h) CAPEL. Les effectifs se montaient au 31 décembre 2023 à 240 adhérents, dont 127 avaient réglé leur cotisation, contre 155 en 2022.

Après avoir souligné la participation particulièrement active et remarquée du Président, MGI (2S) FARRET et du Président d'honneur, MGI (2S) BAZOT à différentes activités réalisées au cours de l'exercice, le secrétaire général rappelle que la revue « Asklepios » a fait l'objet de trois numéros publiés en 2023 sous la direction du MGI(2S) EULRY, et des réactions particulièrement positives reçues quant à sa forme et sur le contenu de ses articles. Après avoir été rédacteur en chef de la revue depuis 2015, le MGI (2S) EULRY a souhaité mettre fin, pour des raisons personnelles et d'éloignement de Paris à ses fonctions fin 2023. Il a été remplacé par le MCS (h) CARON, qui avait assuré un intérim lors des derniers mois de l'exercice.

Le « Prix d'histoire de la médecine aux armées » a fait l'objet d'une attribution, en décembre, à l'ouvrage intitulé « Allons médecins de la patrie ».

Au cours de l'année 2023, des administrateurs de l'AAMSSA ont assuré une présence continue sur un stand spécifique lors de la nuit européenne des musées (13 mai) et des journées européennes du patrimoine les 16 et 17 septembre, dans l'enceinte du Val-de-Grâce.

Le Conseil d'administration a initié une réflexion sur des visites qui pourraient être organisées en 2024 au profit des adhérents dans des lieux peu connus ou récemment rénovés. Des recherches initiales se sont portées vers le musée TILLEQUIN de la pharmacie et vers le musée de la Marine, récemment réouvert.

L'AAMSSA a fait don à l'EVDG de quatre photos, issues de l'exposition « Les secours aux blessés et aux victimes de la Grande Guerre à nos jours » coorganisée par le Mémorial de Verdun et l'AAMSSA en 2016. L'inauguration de l'accrochage, dans le bâtiment des études, de ces photos iconiques de la prise en charge des blessés au XXe siècle a eu lieu le 10 novembre en présence des autorités de l'École, d'une classe Défense

du collège Charles Peguy du Chesnay et de deux administrateurs de l'AAMSSA. Le compte-rendu de cet évènement a été repris dans Asklepios N°15.

L'Autorisation d'Occupation Temporaire qui concerne le siège, a été signée le 17 janvier 2023 pour la période 2021-2026. Signée en janvier, elle a été notifiée en avril et la facture est parvenue en novembre. L'AAMSSA a réglé 3 années à 5152 euros l'an, soit un total de 14456 Euros. Cette dépense importante a pu être partiellement compensée par des subventions annuelles de la DCSSA ce qui a permis de rendre la dépense réelle compatible avec nos possibilités financières. Un remerciement particulier est adressé à cette haute autorité.

Une action de mécénat a été entreprise, les fonds étant récoltés par la fondation du patrimoine dans le cadre d'un partenariat avec le ministère des armées, afin de compléter la somme d'1, 5 millions d'euros déjà dégagée par l'Etat, pour la rénovation de l'église Notre-Dame de la Nativité du Val-de-Grâce à la suite de l'explosion du 21 juin dernier, rue Saint Jacques. L'AAMSSA y participera.

Notre membre d'honneur Mme le Pr Turos, de Varsovie nous a signalé que son livre « Aspects épidémiologiques de la campagne napoléonienne d'Egypte et de Syrie 1798-1801 » avait été publié en février dernier, et que son ouvrage sur Pierre- François Percy avait fait l'objet d'une publication dans l'Annuaire historico-militaire. Une traduction de son article sur le portrait psychologique de Larrey a été réalisée par l'Association des amis du baron Larrey.

Mis au vote, le rapport moral a été adopté à l'unanimité.

Le **rapport financier** a été présenté par le MGI (2S) Daniel BEQUET.

Les produits se sont établis à 15788 euros (12464,29 en 2022) et les charges à 20635,90 Euros (5113 en 2022). La différence particulièrement sensible du montant des charges vient de ce que l'AAMSSA a dû acquitter en fin 2023 trois exercices de l'AOT à 5152 l'un (soit 15456 Euros). En effet, l'AOT dont l'origine se situe en 2021 n'a été facturé qu'en novembre 2023, pour les exercices débutant le 3 octobre 2021.

Il convient de remarquer la baisse des cotisations encaissées (-1005 Euros) par rapport à 2022 et la hausse des achats auprès de LA POSTE pour affranchir ASKLEPIOS, des achats de précaution ayant eu lieu fin 2023 avant l'augmentation des tarifs.

L'exercice se clôt ainsi par un solde négatif de 4847,9 Euros

Produits		Charges	
Cotisations :	4070 Euros	Affranchissements :	2755,57 Euros
Dons :	1025 Euros	Fournitures/Numérique :	980,08 Euros
Cessions Musée :	4900 Euros	Assurances :	291,53 Euros
Ventes :	493 Euros	Banque :	168,47 Euros
Subvention DCSSA :	5300 Euros	Impression Asklepios :	846,35 Euros
		Comité d'Histoire :	137,90 Euros
		AOT pour 3 exercices :	15456 Euros
Total :	15788 Euros	Total :	20635,90 Euros

L'avoir au 31 décembre 2023 se montait à :

Caisse : 1861,4 Euros
Compte courant : 25001,73 Euros
Livret A : 19609,4 Euros
Compte sur livret : 25,43 Euros

Total : 46497,06 Euros.

Mis aux voix après qu'il ait été répondu aux questions de l'assemblée, le rapport financier est adopté à l'unanimité et quitus est donné au Conseil d'administration.

Le budget prévisionnel 2024 reconduisant les grands équilibres avec une charge liée à l'AOT limitée à un seul exercice, et sous réserve du maintien de la subvention DCSSA est adopté à l'unanimité.

Le montant de la cotisation est également maintenu à 35 Euros (50 pour un couple) et l'expérimentation pendant deux ans d'une cotisation réduite l'année d'inscription d'un adhérent de moins de trente ans (20 euros) est confirmée.

Activités du Comité d'histoire du SSA :

Le Comité d'histoire du Service de santé des armées, sous la présidence du MGI (2S) WEY a tenu ses quatre réunions trimestrielles d'usage, au cours desquelles ont été évoqués successivement : par le MGI BAZOT : Henri LABORIT, témoignage, par le Pr LAFONT : De l'écorce de saule au comprimé d'aspirine, par le MGI BEQUET : Histoire d'un hôpital « en campagne » au XVIII^e siècle en Bretagne, par le Dr MICHEL : Les paramédicaux dans les combats de la Libération, par le COL CAPEL : Le MGI SCHICKELE (1880-1966), par le MCS HAINAUT : Notes relatives à l'histoire du site de Percy (1968-1988), par le Pr LAFONT : Albarelli – Chevettes et pots canons, entre technique et art, et par le MGI BAZOT : 30 ans déjà ! - 1993, une année faste pour l'Ecole du Val-de-Grâce.

4 réunions sont programmées pour 2024 : 13 mars, 12 juin, 23 octobre et 11 décembre.

Activités du musée du SSA :

Madame Michèle PERISSERE, Conservatrice en chef du patrimoine, Conservatrice du musée du SSA au Val-de-Grâce présente l'activité du musée en 2023 : Le nombre de visiteurs (10709) s'est trouvé en retrait par rapport à 2022 en raison de la fermeture inopinée du 22 juin, date de l'explosion rue Saint Jacques ayant endommagé des huisseries, mais non les collections, au 11 septembre. Depuis le 1^{er} octobre, le musée est ouvert dès 11 heures, à l'exception du lundi.

Le musée a bénéficié d'un budget de 289000 Euros dont près de 44% ont été consacrés au chantier des collections de l'ancienne Ecole de Médecine navale de Rochefort-sur-mer, chantier qui continuera en 2024 et devrait se poursuivre jusqu'à une réouverture avec un nouveau projet scientifique et culturel en 2029. Au cours de l'exercice, 13 dons ont été reçus pour 553 objets, le plan de sauvegarde des œuvres de l'église ND du Val-de-Grâce a été initié et sera continué en 2024. Le récolement des objets se poursuit.

Répondant à une question, Madame la Conservatrice a précisé que le centre de documentation est de nouveau

accessible aux chercheurs.

Élection d'un administrateur :

A la suite du décès du MG (2S) Armand MAILLARD, le Conseil d'administration a pris acte et a procédé à la cooptation de M. le MC (h) Benoît VESSELLE pour le remplacer, lors de sa séance du 13 décembre dernier. Il convient de procéder à la ratification de l'élection de ce dernier par l'Assemblée générale.

Après qu'il a été proposé que l'élection se fasse à mains levées sauf demande d'un membre de l'association souhaitant une procédure par bulletin secret, ce qui n'a pas été le cas, l'élection du MC (h) Benoît VESSELLE comme administrateur de l'AAMSSA pour la durée du mandat qui restait à courir, c'est-à-dire jusqu'à l'assemblée générale 2025 statuant sur les comptes 2024 est mise aux voix.

M. Benoît VESSELLE est élu à l'unanimité moins une abstention.

En clôture de l'AG, le **prix d'histoire de la médecine aux armées 2023** a été décerné à l'ouvrage « Allons, médecins de la patrie » sous-titré « ce que la médecine civile doit à la médecine militaire » de Madame Elisabeth SEGARD, édité début 2023 par les Éditions du Rocher.

Conseil d'administration du 31 janvier 2024 :

Au cours de ce conseil, qui suivait l'Assemblée générale, le MGI (2S) Olivier FARRET a été élu Président, le MGI (2S) Raymond WEY Vice-Président et Président du Comité d'histoire du SSA, le COL (h) Jean-Pierre CAPEL Secrétaire général, le MCS (h) Jean-Dominique CARON Secrétaire général adjoint et rédacteur en chef d'Asklepios, le MGI (2S) Daniel BEQUET Trésorier général et Mme l'ICS (h) Chantal BOUMEKRED trésorière adjointe.

Colonel(h) Jean-Pierre Capel



1931-Un « décès accidentel » au Val-de-Grâce ?

Au cimetière de Cormery (Indre- et- Loire) le visiteur peut se trouver intrigué par l'inscription figurant sur la tombe de la famille Girard où repose « Albert Girard, Garde Républicain, décédé accidentellement au Val-de-Grâce, 1906-1931 ».

Un décès à ce qui était alors l'Hôpital Militaire d'Instruction du Val-de-Grâce, voilà qui n'est pas original en soi. Mais que celui-ci soit qualifié d'« accidentel » mérite attention.

Les recherches entreprises auprès de la ville de Cormery, de l'Etat-civil de la ville de Paris, du service détenant les archives des légions et unités des forces mobiles de gendarmerie (Rochefort) et du Service des archives médicales hospitalières des armées (Limoges) ont permis d'apporter quelques lumières sur ce point, sachant que les archives de l'hôpital du Val-de-Grâce pour cette période sont muettes de tout incident ou accident.

Albert Léon Girard, né à Cormery (Indre-et-Loire) le 4 juillet 1906 était garde à la 1^o légion de la Garde Républicaine Mobile, 10^o compagnie, peloton mobile 137 de Charenton (Seine). Il décède à l'Hôpital du Val-de-Grâce le 18 mars 1931 à 21 H 30. La déclaration en est faite le 19 aux services municipaux du 5^o arrondissement de Paris. Nous savons par une note du 24 mars du colonel commandant la 1^o légion de GRM que les obsèques se déroulèrent à Paris le 25 mars, avec service religieux à « la chapelle du Val-de-Grâce », le corps étant ensuite transporté à la gare d'Austerlitz d'où le cercueil devait gagner Cormery par voie ferrée, ville où il fut inhumé.

A cette occasion, le colonel commandant la 1^o légion de GRM précise que le décès est survenu à l'hôpital « des suites de blessures reçues en service commandé » et renvoie à un rapport précisant que « les constatations réglementaires ont été faites par les soins de la gendarmerie de la 1^{ere} région sur le territoire de laquelle s'est produit l'accident ».

Cette courte enquête se conclue donc de la manière suivante : Il s'agit d'un décès consécutif à des blessures en service commandé...mais pas au Val-de-Grâce ! la preuve nous en est donnée par la mention figurant sur le registre des décès de l'Hôpital, conservé au SAMHA : entré le 18 mars, le décès a eu lieu le même jour, ayant pour origine « fracture à la base du crâne, commotion cérébrale ».

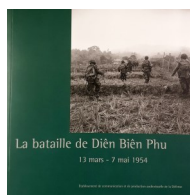
Colonel (h) Jean-Pierre Capel



Tombe de Gustave Girard à Cormery © Photo J.-P. Capel

Lu pour vous

La bataille de Dien Bien Phu : 13 mars - 7 mai 1954 ECPAD 2024



Dans le cadre de la « Collection Images », l'ECPAD publie un recueil de 162 photographies racontant la bataille de Dien Bien Phu avec une rare puissance dramatique, par le déroulé des images. Elles évoquent plusieurs temps forts de la bataille : L'opération Castor, avec le largage des paras du lieutenant-colonel

Bigéard, la vie dans le camp retranché, les opérations de reconnaissance et la confrontation avec le Viêt-Minh. Plusieurs photos montrent l'évacuation et les soins aux blessés dans les antennes chirurgicales, les dons de sang, les soins aux villageois. Un chapitre est consacré au retour des blessés et des prisonniers. L'historien Pierre Journoud, membre du Conseil scientifique de la recherche historique de la Défense (CSRHD), auteur de *Dien Bien Phu - La fin d'un monde* (Vendémiaire 2019), analyse ces photographies et explique l'apport à l'historiographie de cette bataille emblématique qui a marqué les esprits et les mémoires.

Olivier Farret

Le chirurgien de Dien Bien Phu

Jean-Pierre Pécau, Vladimir Davidenko,
Éditions Delcourt, Histoire et destins, 2022



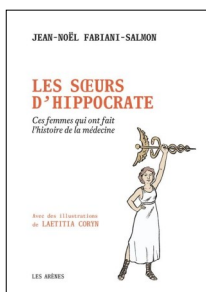
Il n'est pas si courant que la bande dessinée évoque un médecin militaire. Il s'agit du médecin lieutenant Jacques Gindrey, un des chirurgiens militaires présents lors de la bataille. Arrivé dans la cuvette, quelques semaines après les troupes françaises, il est affecté à l'antenne chirurgicale du médecin commandant Paul Grauwin. Ce jeune chirurgien soigne et opère sans discontinuer les nombreux blessés jusqu'à

la chute du camp retranché. Jacques Gindrey est alors fait prisonnier par l'Armée populaire du Vietnam. La bande dessinée est complétée par un dossier évoquant la biographie de Jacques Gindrey et la chronologie de la bataille.

Olivier Farret

Les sœurs d'Hippocrate, Pr Jean-Noël Fabiani-Salmon Éditions Les Arènes, 2023

Ces femmes qui ont fait l'histoire de la médecine



Soigner et sauver des vies est un grand pouvoir que les hommes ont longtemps gardé pour eux en empêchant les femmes de pratiquer la médecine. Elles s'appellent Agnodice d'Athènes, Angélique du Coudray, Margaret Buckley, Marthe Gautier... Elles ont en commun d'avoir défié ou contourné l'autorité patriarcale de leur époque pour faire avancer l'histoire de la médecine. Dans ce livre plein de passion et d'érudition, le professeur Jean-Noël

Fabiani-Salmon dresse le portrait de femmes qui ont dû se travestir en hommes, qui sont passées pour des sorcières ou des mystiques, qui se sont mises au service des plus pauvres ou encore qui se sont fait " voler " leurs découvertes scientifiques.

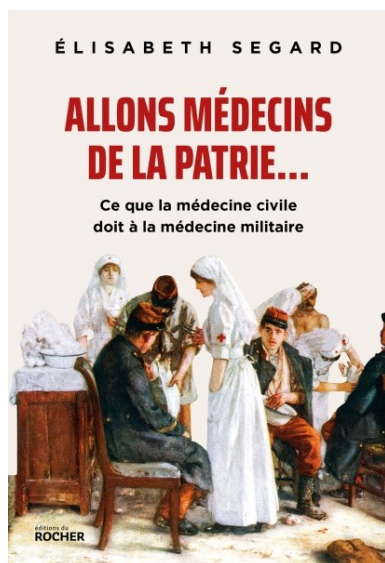
La dessinatrice Laetitia Coryn enfonce le clou avec 80 illustrations drôles et mordantes qui mettent en lumière toutes ces femmes et célèbrent leur audace, leurs luttes et leurs victoires.

Jean-Dominique Caron

PRIX D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE AUX ARMÉES 2023

« Allons médecins de la Patrie... Ce que la médecine civile doit à la médecine militaire »

Élisabeth Segard, Éditions du Rocher,



« Médecine », « militaire », les deux mots semblent en totale contradiction. Quand le militaire blesse ou tue, le médecin soigne et sauve. Mais le corps étant l'outil de travail du soldat, le réparer et le préserver s'est vite avéré essentiel. En 1708, Louis XIV crée le Service de santé des armées et les premiers hôpitaux militaires.

L'inventivité des chirurgiens, médecins, pharmaciens et dentistes militaires pour soigner les combattants permettra des avancées médicales majeures. Ils les transmettront au monde civil.

D'Ambroise Paré, père de la chirurgie moderne et médecin de Charles IX, à Henri Laborit, découvreur des neuroleptiques, du « syndrome de stress post-traumatique » aux prothèses, de la kinésithérapie aux vaccins, en passant par les célèbres antibiotiques et les greffes de peau, l'auteur nous entraîne dans un voyage passionnant des champs de bataille aux hôpitaux.

Après des études d'histoire, Élisabeth Segard s'est orientée vers l'information et la communication. Elle travaille comme journaliste à La Nouvelle République du Centre-Ouest. Auteur de plusieurs ouvrages, son livre « Si fragiles et si forts », publié en 2021, a été le premier roman à présenter l'hôpital des Invalides au grand public. Il a été récompensé par le prix Srias Centre 2021.

Adhésion 2024

Le trésorier vous rappelle que la cotisation 2024, dont le montant, inchangé, est de 35 euros ou 50 euros pour un couple, 20 euros pour les moins de 30 ans peut être réglé par chèque postal ou bancaire, par virement (ou par versement en espèces lors des manifestations organisées par l'association) et fait l'objet de la délivrance de la carte d'adhérent, permettant l'accès gratuit au musée du Service de santé des armées, ainsi que d'un reçu permettant la prise en compte pour l'obtention d'une réduction sur le montant de l'impôt sur le revenu.

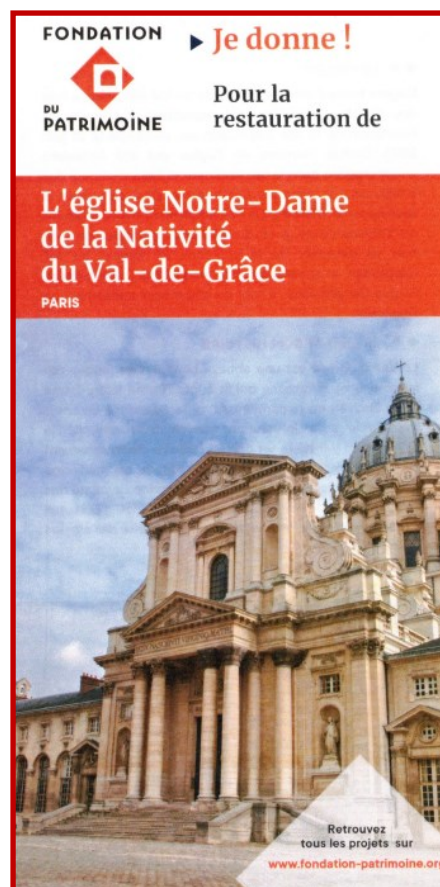
IBAN : FR76 3000 3033 5000 0372 8151 295 - BIC : SOGEFRPP



Musée du Service de santé des armées, un poste de secours à Diên Biên Phu.

Le médecin commandant Grauwin dirige l'antenne chirurgicale.

© Photo O. Farret.



<https://www.fondation-patrimoine.org/les-projets/eglise-notre-dame-de-la-nativite-du-val-de-grace>